

I. Le Départ

L'aube pointait, inondant la chambre d'enfant d'une lumière dorée. Pour beaucoup de ses amis, ce jour allait être un jour comme les autres. Pourtant Serge allait commencer une nouvelle vie. Une vie qu'il avait choisie. Et il avait seulement douze ans.

Il en était là dans ses pensées quand il se retourna pour la dixième fois afin de lire l'heure. Le sommeil l'avait déjà quitté depuis deux longues heures tant il craignait de ne pouvoir se réveiller à temps. Serge n'avait pas mis la sonnerie de son radioréveil afin d'être sûr de ne pas réveiller sa mère et son beau-père.

Cette fois-ci il ne pouvait plus attendre et se leva. La lumière du matin baignait son corps nu. Au milieu de la chambre, il s'étira afin de chasser l'engourdissement de la nuit. En silence, il fit quelques mouvements d'assouplissement.

Avant de s'habiller, il vérifia une dernière fois le contenu de son sac: une couverture, un imperméable, une gourde contenant de l'eau, de la nourriture en tablettes, une lampe de poche, quelques outils, de la corde, un canif et des vêtements de rechange. Le tout très léger ne dépassait pas six kilos. Il vérifia l'état des sangles.

Ensuite, il ouvrit une boîte métallique et sortit un passeport qu'il rangea dans une poche de son sac. Puis, il prit dans sa bibliothèque un bouquin qui s'ouvrit sur un billet de transport. Serge soupira en regardant ce bout de papier qui l'avait tant fait souffrir. Il le rangea soigneusement avec son passeport.

Enfin, le dernier point de ses préparatifs, celui qui à ses yeux était le plus important: il s'approcha de la console qui se trouvait sur son bureau. Il utilisa le clavier afin que sa mère ne puisse l'entendre. Sur ses instructions, un coffret s'ouvrit libérant trois petits cylindres, construit dans une matière cristalline, dont les dimensions ne dépassaient pas un centimètre de diamètre et deux centimètres de haut. Il prit l'un d'eux, délicatement, par sa base opaque et l'amena à hauteur des yeux pour admirer les reflets colorés de lumière à l'intérieur du cylindre.

Il s'agissait d'une des trois mémoires qui contenaient toute la science qu'il devrait assimiler d'ici sa majorité pour devenir pilote d'astronef. Il s'agissait du dernier cadeau que son père lui avait fait avant son départ. Sa mère était opposée à ce projet. Mais Serge savait ce qu'il voulait et il y arriverait.

Il plaça le précieux objet dans une petite boîte de protection conçue à cet effet. Il fit de même avec les deux autres éléments. Il attacha le tout solidement à la lanière en cuir qu'il portait au cou.

Il s'habilla rapidement. Ses vêtements étaient dans un coin, prêts depuis la veille: un bermuda et une chemise neuve, une paire de bas assortis et des souliers fraîchement cirés. Ainsi habillé, il ressemblerait tout à fait au petit garçon sage qui se rendait seul sur orbite pour rejoindre son père. Personne ne serait intrigué par sa présence, puisqu'il avait déjà fait ce voyage seul auparavant. Mais cette fois-ci personne ne l'attendrait là haut et il devrait se débrouiller seul.

Il posa sa main sur la poignée de la porte. Il eut soudain l'envie d'abandonner son projet, de rester tranquillement chez lui. Il eut peur devant la difficulté de son entreprise qu'il avait pourtant préparée avec tant de soin. Il frissonna. Sa main se serra sur la poignée. Il ferma les yeux et se remémora en remuant les lèvres les motifs qui le poussaient à faire ce voyage. Si sa détermination n'était plus aussi forte, il retrouva un peu de courage.

"Au moins je verrai jusqu'où je suis capable d'aller", se déclara-t-il intérieurement, en parfait petit mâle.

Il tira la porte vers lui et s'avança sur le palier en portant ses souliers. Par la porte entrouverte de la grande chambre, il pouvait voir sa mère qui dormait. Elle ne se rendrait pas compte de la disparition de Serge avant le soir puisque le garçon lui avait prétendu qu'il allait passer la journée à la rivière comme il le faisait chaque jour depuis quelque temps.

Elle était belle. Elle allait lui manquer. Mais elle était heureuse avec cet homme qui voulait que Serge l'appelle Papa. Serge le haïssait et l'homme le lui rendait au centuple. Serge serra le poing pour contenir la colère et toute la frustration qu'il sentait monter en lui.

Sa respiration était plus forte. Son ventre était serré. Son coeur battait plus vite. Il eut un instant de panique quand sa mère remua. Mais il serra les dents et se plaqua contre le mur. Il attendit quelques instants, retenant sa respiration. Puis, lorsqu'il fut certain que le calme était revenu, il suivit la paroi jusqu'à l'escalier sans remarquer que la place à côté de sa mère était vide. Il descendit les marches en silence. Il s'assit sur la dernière pour mettre ses chaussures.

D'un pas plus sûr, il se dirigea vers la cuisine.

Le sang se figea dans ses veines. Il resta muet, immobile sur le seuil de la cuisine. Son ennemi était là, nu sous son peignoir qui lui couvrait à peine le bas des fesses. Il retourna lorsqu'il réalisa la présence de l'enfant.

– Qui voilà? Je n'espérais plus te rencontrer.

Cela faisait des mois que Serge fuyait son beau-père, faisant preuve de trésors d'ingéniosité pour éviter un tête à tête. Il haussa les épaules en pensant à une réplique bien sentie. Mais il la garda pour lui. Aujourd'hui, son but n'était pas d'avoir le dernier mot. Il se dirigea vers la porte du jardin, mais l'homme lui barra la route.

– Où vas-tu traîner, fils de pédé?

Cette insulte à son père rendit le garçon furieux. Il fixa son adversaire droit dans les yeux serrant les poings pour ne pas montrer ses mains qui tremblaient.

– Mon père vaut plus que toi, répondit-il en tentant d'esquiver l'homme.

Mais celui-ci le saisit au col et le souleva à la hauteur de son visage.

– Tu me dois respect et obéissance, répliqua-t-il.

Le beau-père avait crié. Puis il ajouta d'une voix plus basse, lourde de menaces:

– Mets-toi bien cela dans le crâne. Ta mère fait tout ce que je lui dis. Ne me défie jamais et fais-toi tout petit. Et si tu n'es pas content, tu iras en pension ou en maison de redressement...

– Que se passe-t-il? Où est Serge?

La voix venait d'en haut. La mère de Serge avait entendu les cris du beau-père et descendait les escaliers.

– Tu vois ce que tu as fait, fils de merde. Tu l'as réveillée.

Il secouait Serge sans ménagement. Le garçon sentait des larmes de colère inonder ses yeux et lui brouiller la vue. Il aurait voulu appeler sa mère à l'aide. Mais il savait qu'elle ne l'écouterait pas et qu'elle donnerait une fois de plus raison à son amant. Serge concentra toute sa force et lança son genou entre les cuisses de l'homme. Au contact, Serge sentit

que son coup avait porté, mais pas suffisamment, car il aurait voulu les sentir éclater comme de vulgaires noisettes.

L'homme rejeta brutalement Serge qui tomba assis sur le carrelage. Le garçon se releva d'un bond et était déjà dehors alors que l'autre tombait sur ses genoux, plié sur lui-même, les bras serrés contre le ventre. Serge courut aussi vite qu'il put jusqu'au fond du jardin. Il s'empara de son vélo derrière la remise, en renversant un seau et des outils. Au point où il était, le vacarme qu'il faisait n'avait plus d'importance.

Un bruit de verre brisé. Des cris poussés par la maman de Serge. L'homme, les yeux rouge d'une colère meurtrière, surgit de la cuisine, une main entre les cuisses et dans l'autre le goulot d'une bouteille brisée. Serge fit face. Il sourit un instant en direction de la fourche qu'il venait de renverser. Il s'imaginait déjà charger son beau père, comme les chevaliers des légendes du Moyen Age. Mais l'outil l'handicaperait, l'alourdissant dans sa fuite. Serge lança son vélo décidé à simplement feinter son beau-père et à prendre la fuite.

Le jardin entourait toute la maison et s'ouvrait sur la rue. Aussi Serge pouvait-il contourner la maison par la droite et par la gauche. Mais l'homme ne se laissa pas surprendre aussi facilement. Il se déplaçait de telle manière à couvrir les deux sorties. Serge décontenancé fonça d'un côté mais l'homme lui coupa la route. Le garçon s'arrêta en faisant un tête à queue à moins de trois mètres de son beau père. Serge, debout sur sa selle, poussait de toutes ses forces afin de ne pas se laisser rejoindre. Il entendit le goulot de bouteille siffler à ses oreilles. Mais il était momentanément hors de danger. Sans perdre de temps, il infléchit sa trajectoire pour contourner la maison par l'autre côté. Mais l'homme le devançait déjà en le coupant à la corde. Dans le coin de sa vision, Serge eut conscience de sa mère qui lui criait de faire attention. C'était lui qu'elle regardait, lui et non pas son beau-père.

Serge redoubla d'efforts. Il arriva sur le coin de la maison une fraction de seconde avant son beau-père. Mais à l'instant où le mur de brique allait s'avancer pour le protéger, il sentit le verre pénétrer dans son épaule.

Quand l'homme réalisa que sa proie allait lui échapper, il avait plongé tendant son arme devant lui vers l'épaule et le dos du garçon. Serge perdit l'équilibre et percuta la clôture en se blessant au visage. Il roula sur le sol dans les rosiers. Insensible aux épines qui lui lacéraient la chair, il se releva, bondit sur son vélo et s'élança pour la troisième fois. Il eut vaguement conscience de voir son beau-père courir derrière lui. Mais la peur le forçait à regarder devant lui. Au moment où il monta sur la route, il sentit un objet rebondir sur son sac à dos et s'écraser par terre dans un bruit de verre brisé.

Même s'il savait que désormais il était hors d'atteinte, il n'osait pas ralentir.

II. Daniel

A l'abri du petit bois, Serge s'arrêta. Il se laissa tomber au pied d'un arbre et resta étendu deux longues minutes, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, contre le tronc. Peu à peu, son souffle devenait plus régulier tandis que son coeur retrouvait un rythme normal.

Pour la discrétion, sa fuite était plutôt compromise. Mais les derniers événements ne l'arrêteraient pas. Au contraire, ils seraient un motif supplémentaire pour mener à bien la suite de son plan.

Serge se redressa et inspecta l'état de son épaule. Le sang avait coulé abondamment le long de son bras et avait taché sa chemise et son bermuda. Serge était plus embêté par l'état de ses vêtements que par son épaule. Pourtant, l'entaille la plus importante aurait eu besoin

de soins particuliers. Elle avait cessé de couler et Serge remit ce problème à plus tard. Son souci le plus immédiat était de rejoindre l'aéroport.

Un ancien chemin de fer traversait le bois. Il avait été transformé en sentier de promenade sur presque toute sa longueur. Serge l'avait souvent emprunté pour aller jouer sur les pistes et dans les hangars de l'aéroport. Aujourd'hui le chemin lui sembla plus long et plus dur qu'à l'accoutumée, comme si on avait échangé le revêtement par de la glu. Le vent lui aussi, semblait vouloir lui rendre la route plus difficile. Tantôt de face, tantôt de côté, il cherchait sans cesse à le freiner et à le déséquilibrer.

Serge surgit du bois, franchit un petit pont et se retrouva face à la clôture qui entourait la piste. Il était en sueur, un peu pâle. Il s'arrêta pour se reposer. Il regarda l'heure: il n'avait rien perdu de son avance. Le trajet lui avait semblé plus long. Mais en fait, il l'avait fait à son allure habituelle, même un peu plus vite. Il souria. Il était si nerveux qu'il avait perdu la notion du temps.

Il regarda son bras. Du sang coulait à nouveau, mêlé à la sueur et aux caillots. Serge comprit qu'il ne pourrait pas monter à bord de la navette s'il n'arrêtait pas l'hémorragie. De plus, il devait trouver un endroit où se nettoyer et se changer. Il pensa aussitôt au vieux mécanicien Daniel, ami de longue date. L'homme avait bien connu le père de Serge. Il avait pris le garçon sous sa protection, l'autorisant à jouer parmi les machines hétéroclites qu'il réparait. Il lui avait appris à manier certains outils et lui demandait souvent de l'aider même quand le travail ne l'exigeait pas.

Serge jeta son vélo dans l'eau croupissante qui stagnait sous le pont. Il ressentit un pincement de coeur à rejeter ainsi son compagnon de tant de promenades...

Il se retourna et escalada le grillage. Les trous ne manquaient pas dans le treillis, à même le sol, par lesquels il aurait pu facilement se glisser. Mais Serge ressentait une certaine fierté à jouer les acrobates et il n'avait aucune raison de se priver de ce plaisir. Au moment de franchir le fil de fer barbelé au sommet de la clôture, l'effort provoqua une douleur brutale dans son épaule. Il grimaça. Son geste manqua de précision et sa cuisse resta accrochée au pointes rouillées. En voulant se décrocher, Serge perdit l'équilibre et retomba lourdement sur le sol.

Il jura contre sa bêtise et évalua les dégâts. Quelques égratignures en plus ne changeaient plus grand chose. Son bermuda avait bien quelques accrocs, mais sans importance. De toute façon, sa chemise était fichue. Ce qui l'inquiétait plus, c'était la douleur dans son épaule, qui demeurait faible, mais constante.

Une leçon avait suffi. Serge franchit la clôture à quatre pattes. Son amour propre en prit un coup, mais, de toute façon, personne n'était là pour le voir.

Il trotta le long de la piste vers les bâtiments. Il ne croisa personne. Mais qui donc s'inquiéterait de sa présence? Il avait passé tant de temps sur les pistes qu'il faisait presque partie du décor.

Serge entra avec précaution dans le hangar de Dany. Il savait que le mécanicien n'aimait pas être surpris lors d'un travail minutieux. L'atelier semblait désert. Il appela timidement. Pas de réponse. Au fond de lui, il regretta que l'homme ne fut pas là pour le reconforter de sa voix chaude et grave.

Serge dégagea le vieil évier des quelques pièces pleines de cambouis qui avaient été déposées là pêle-mêle. L'eau coula d'abord brunâtre, puis de plus en plus claire. Il retira sa chemise et s'en servit pour nettoyer son bras et le pourtour de ses blessures. Sur une étagère, à portée de la main et prête à servir, se tenait une trousse de premier soin. Il s'en

empara et l'ouvrit. Il reconnut avec soulagement la solution antiseptique qu'utilisait sa mère lorsqu'il se blessait. A l'aide d'une compresse stérile, il tenta de nettoyer la plaie la plus importante. A peine l'eut-il effleurée qu'une douleur lui arracha une plainte. Il recommença. Cette fois-ci ses doigts tremblaient. La douleur fut plus vive. Il fit la grimace, mais ne gémit pas.

– Qui est là ?

Serge se retourna vers le mécanicien, les yeux rouges, noyés de larmes à cause de la douleur. Le visage de l'homme passa sans transition du sourire de bienvenue qui gratifiait Serge à chacune de ses visites, à l'expression soucieuse des adultes lorsqu'ils abordent un nouveau problème. Il se précipita vers le garçon et alluma la lumière de l'établi le plus proche pour inspecter le visage puis l'épaule du garçon.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé? Tu t'es encore disputé avec ton beau-père...

Serge ne répondit pas. Il détourna les yeux, refusant de soutenir le regard de son ami. Daniel avait extrait d'autres compresses de sa trousse et nettoyait méticuleusement la blessure, tout en sermonnant le garçon.

– Tu sais pourtant bien que ta mère l'aime. Alors pourquoi vas-tu lui chercher des misères, à ton beau-père? Si tu le laisses tranquille, il te laissera vivre ta propre vie. Mais ne te mêle plus de ses affaires. Tu vois où ça te conduit.

Serge poussa une plainte étouffée entre les dents. Daniel venait d'extraire une pointe en verre d'au moins un centimètre. L'homme siffla d'étonnement.

– Je comprends que tu aies préféré venir ici. Je te raccompagnerai ce soir. Il faut que je parle à ta mère.

– Ce ne sera pas nécessaire, merci, répondit Serge précipitamment.

L'homme le regarda surpris.

– Qu'est-ce que tu manigances? Tu ne vas pas faire de bêtises au moins?

L'homme acheva de coller les deux lèvres de la plaie à l'aide de plusieurs petites bandes qui se soudaient à la peau. Il couvrit le tout par une épaisse couche de pommade cicatrisante et par un pansement épais.

– Je pense t'avoir mieux réparé que les moteurs qu'on m'envoie. Tu ne m'as pas dit ce que tu avais derrière la tête?

Serge était embêté. Dans la contemplation de ses chaussures, il cherchait une histoire à raconter. Mais il ne pouvait pas mentir à son ami. Seule la vérité aurait l'accent de la sincérité. même si, dévoilée en partie, elle ressemblait plus à un mensonge.

– Je vais bientôt rejoindre mon père...

Le visage du mécanicien s'illumina à l'annonce du retour de son ancien élève et, laissant éclater sa joie, il interrompit le garçon:

– Dal revient sur Terranova. Et tu ne m'en as rien dit!

Serge fut soulagé par la réaction de Daniel. Prudemment, il poursuivit son explication:

– Je ne connais pas tous les détails. Mais je vais repartir avec lui.

- C'est une merveilleuse nouvelle. Je n'ai jamais compris comment Dal a pu t'abandonner aussi facilement sur cette planète.

L'homme serra Serge contre lui. Soudain, comme par crainte que l'enfant ne pense qu'il se réjouissait de son départ, il ajouta:

- Mais tu me manqueras tu sais.
- Moi aussi, ajouta Serge après une hésitation.

Il avait envie de pleurer en repensant à la vie et aux amis qu'il quittait. Il se retint vaillamment, puis éclata en sanglots. L'homme caressa délicatement la tête du garçon. Il n'avait pas compris que l'enfant parlait de quitter seul Terranova, le jour même. Il attribua sa peine soudaine à la dispute qu'il venait d'avoir avec son beau-père.

- Je te comprends. Pleure autant que tu voudras si ça te fait du bien.

Il savait combien Serge souffrait du départ de Dal, son père. Pensant qu'il désirait un peu de solitude, il le laissa seul.

Serge se sentit un peu plus de courage et acheva de se préparer. Il se nettoya le visage, les bras et les genoux. Il essaya de faire disparaître les taches de sang sur son bermuda. Il réussit seulement à les atténuer. Au moins pourraient elles passer inaperçues. Il sortit de son sac un polo blanc et sa veste. Il les enfila, puis remit un peu d'ordre dans ses cheveux.

Avant de partir, il salua Daniel en s'excusant de ne pouvoir rester. Quand l'homme lui posa la question, l'alibi qu'il avait donné à sa mère lui revint en mémoire et il prétendit qu'il allait rejoindre ses amis à la rivière.

- Quand tu en sauras plus concernant le retour de ton père, tu me tiendras au courant.

Serge promit non sans un sentiment de honte, parce qu'il trompait la confiance d'un ami.

III. Port Darwin

Un jour, Serge avait imaginé qu'il aurait pu quitter Terranova en voyageant clandestinement à bord d'une navette. Il connaissait bien l'aéroport. Il y jouait souvent et son ami Daniel lui en avait fait découvrir tous les secrets. Mais une fois à bord de la navette, il serait forcément découvert: l'espace intérieur des navettes était calculé au plus juste et n'offrait aucune cachette sûre. Il avait emprunté souvent ces engins au temps où son père travaillait dans le système solaire de Terranova et avait eu l'occasion de repérer le moindre recoin.

Quand bien même était-ce possible, un vol clandestin aurait rendu difficile son arrivée sur Darwin, le port satellite de Terranova. Il aurait besoin de la plus grande discrétion pour se glisser à bord du Thérésia, ce paquebot spatial qui devrait le conduire auprès de son père.

Serge avait renoncé depuis longtemps à cette idée. Il avait finalement décidé de s'acheter un ticket au prix fort. Il n'était pas fier de ce qu'il avait fait pour l'obtenir. Mais sa mère ne l'avait pas découvert et n'en saura rien. De ça, au moins, il pouvait en être sûr...

Serge, donc, se présenta aux bureaux d'enregistrement comme il l'avait déjà fait une fois par le passé. Cette fois-là, sa mère était malade et ne pouvait pas sortir. Elle avait

réservé par téléphone. Un taxi avait conduit Serge à l'aéroport. Il avait voyagé seul et on ne lui avait pas fait de problèmes.

Il avait téléphoné la veille de la maison d'un ami. Il n'avait même pas déguisé sa voix. Il avait juste réservé une place pour lui et avait communiqué le numéro de son billet en précisant qu'il s'agissait d'un enfant voyageant seul.

L'hôtesse l'accueillit gentiment et remplit sa carte d'embarquement sans poser de questions. Lorsqu'elle proposa d'appeler une collègue pour conduire Serge, ce dernier remercia en affirmant qu'il connaissait déjà le chemin.

Il passa donc la douane seul. L'homme ne remarqua pas que le papier de l'autorisation parentale avait jauni et ne comportait pas de date: une distraction de la mère de Serge qui, aujourd'hui, lui convenait particulièrement bien.

Serge se retrouva à la porte d'embarquement avec quelques autres passagers en transit qui étaient sans doute arrivés pendant la nuit. Ils étaient en avance de plus d'une heure. Serge était encore anxieux. Il ne se détendrait qu'une fois à bord du Thérésia, le paquebot spatial à bord duquel il voulait s'en aller. Tant de choses pouvaient encore arriver d'ici là. Sans doute que sa mère allait le chercher. Ne risquait-elle pas d'appeler la police lorsqu'elle se rendrait compte que Serge n'était pas à la rivière? Mais de toute façon, ils n'allaient pas entamer de recherches sérieuses avant le lendemain, surtout avec ce qui s'était passé le matin. Ils allaient d'abord attendre qu'il revienne de lui-même.

“Finalement, cette bagarre avec mon beau-père allait peut-être me faciliter les choses”, pensa Serge.

Il ne s'agissait que de suppositions et non de certitudes. Il y avait tant de choses dont il n'avait pas tenu compte dans son plan. Et plus encore, dont il ne pouvait pas tenir compte.

L'embarquement se déroula normalement. On lui désigna un siège près de l'hôtesse. La navette se mit en mouvement avec dix minutes de retard sur l'horaire. Le décollage se fit en douceur. La montée fut un peu plus longue que dans le souvenir de Serge. Arrivé en apesanteur, Serge ressentit un sentiment de sécurité, sans doute trompeur. Néanmoins, il s'endormit pour ne se réveiller qu'au moment du choc dû à l'accostage avec port Darwin.

Le débarquement eut lieu en apesanteur. On les installa à bord de minibus automatiques qui se mirent aussitôt en mouvement. Ils suivirent les rayons de la station et rejoignirent les anneaux extérieurs où régnait une gravitation de type terrestre. Ils passèrent un contrôle de sécurité.

L'hôtesse accompagna Serge le long des postes de douane jusqu'à la sortie du hall. La présence de la femme embarrassait Serge. Mais il ne pouvait lui en vouloir, car il savait qu'elle faisait son devoir. Ils attendirent ensemble à la sortie. Comme personne ne venait chercher le garçon, la femme commença à s'impatienter. Serge lança innocemment:

– Je crois que mon père s'est trompé de vol. Ca lui arrive souvent.

Il attendit encore un peu et ajouta:

– Je peux le rejoindre par mes propres moyens. Ca ne sert à rien que vous attendiez. Je crois qu'il a oublié.

L'hôtesse ne soupçonna rien. Elle s'assura que Serge connaissait bien le chemin. Il dut faire appel à des souvenirs un peu anciens et se trompa, mais il finit par la convaincre.

Serge n'osait pas y croire. Il était arrivé sur port Darwin avec une facilité déconcertante. Mais rien n'aurait été possible sans ce foutu billet. Il le regarda encore une fois puis le déchira et le jeta dans une poubelle. Il se rendit dans le secteur commerçant. Il acheta des petits pains et un carton de lait. Il s'installa dans une aire de repos, près d'un jeu d'eau. Il mangea en regardant les fontaines qui décrivaient des trajectoires compliquées, imperturbables dans cette atmosphère sans vent. L'estomac plein, il flâna le long des vitrines en se dirigeant vers la rampe d'accès du secteur supérieur.

Port Darwin était surtout un centre industriel. Les usines et les quais d'embarquement étaient reliés à la partie d'habitation par des galeries d'accès souples, qui s'imbriquaient et se croisaient en formant un gigantesque réseau comme une toile d'araignée. Quoique ce réseau fût en légère rotation pour lui conférer une stabilité suffisante, seule la partie habitable qui se trouvait au centre possédait une pesanteur artificielle obtenue par force centrifuge. Cette dernière partie était constituée d'anneaux imbriqués les uns dans les autres, tournant tous à des vitesses de rotation différentes, plus rapides au centre qu'à l'extérieur, afin de garantir une pesanteur homogène quelque soit le niveau. Pour changer d'anneau on pouvait soit utiliser les minibus qui avaient déjà conduit Serge à son arrivée, soit on pouvait emprunter un système complexe mais ingénieux d'escaliers qui s'emboîtaient d'un niveau à l'autre.

Le hall d'accueil et les quartiers commerçants se trouvaient dans l'anneau extérieur, le plus bas au sens naturel, en tenant compte de la gravitation. Serge allait devoir remonter tous les niveaux jusqu'au centre pour rejoindre la zone en apesanteur. Comme il voulait passer inaperçu et échapper à la surveillance électronique, Serge avait décidé de se déplacer uniquement à pied malgré la perte de temps que cela représentait.

Il franchit sans encombre les quartiers résidentiels et les zones des hôtels, puis les quartiers des bureaux et de l'administration. L'animation de port Darwin est telle que personne ne s'inquiéta de la présence d'un gamin qui en plus se déplace discrètement et qui ne pose pas de questions. Si Serge avait peur quand il se retrouvait seul, il n'était pas plus rassuré quand il se retrouvait entouré par les passants. Dans un cas, il affrontait l'inconnu sans autre ressource que lui-même. Dans l'autre, n'importe qui pouvait se retourner et l'empoigner pour le ramener de force.

Il se retrouvait maintenant à l'entrée de la zone à gravité zéro. La pesanteur à cet endroit était plus faible qu'ailleurs, formant ainsi une espèce de zone de transition. Déjà épuisé par la tension nerveuse du voyage, surpris par la légèreté inhabituelle de son corps, Serge sentit son estomac se soulever. Il essaya de contenir quelques spasmes qui amenèrent un goût de bile dans la bouche. Il se ressaisit et, malgré la soudaine sensation de froid, il avança.

Le dispositif dans lequel Serge s'engagea était le plus troublant. Il permettait une transition continue entre la zone de gravité normale et le reste de l'installation. Mais peu de gens l'empruntaient car elle était peu commode. Il était constitué d'anneaux juxtaposés autour d'une galerie circulaire à gravité zéro. Les anneaux mus par un mécanisme invisible, tournaient à des vitesses différentes en progression linéaire. En se déplaçant d'un anneau à l'autre, on avait l'impression que la pesanteur diminuait graduellement pour disparaître tout à fait. Malheureusement, l'aspect cylindrique du dispositif, mêlé à la difficulté de passer d'un anneau à l'autre, troublait l'équilibre et exigeait l'utilisation de mains courantes qui se dressaient à intervalles réguliers. Serge se cramponnait à ces dernières comme un vieil ivrogne ne tenant plus sur ses jambes. Chaque fois qu'il changeait d'anneau, il fermait les yeux pour s'accrocher aussitôt à la barre suivante. Il sortit du passage, pâle, presque blanc.

Son corps flottait maintenant dans l'atmosphère de la station. Pendant un long moment, il resta les deux mains cramponnées à la paroi. Pour chasser son malaise, il essayait de se souvenir des courses qu'il avait faites avec son père ici-même, deux ans plus tôt. Il était fort à ce jeu.

Il regarda sa montre. Il lui restait un peu plus de six heures pour monter à bord du Thérésia. Sans véhicule, il était difficile d'apprécier le temps qu'il lui faudrait pour arriver aux quais où se trouvait le Thérésia. Il releva la tête et se repéra. D'abord hésitant, puis prenant rapidement de l'assurance au fur et à mesure que son corps se rappelait les mouvements, les jambes tendues afin d'offrir le moins de résistance à l'air, il se propulsa le long des rampes dans les couloirs de la station.

Au début, Serge tirait de toutes ses forces, mais il se fatigua rapidement et dut ralentir.

Il quitta bientôt le corps de la station. Il arriva à hauteur des premiers quais. Si, jusqu'à présent, il n'avait croisé que des véhicules, ici, beaucoup de gens se déplaçaient le long des rampes. Cette présence humaine le rassura et lui rendit des forces.

Port Darwin était un port très actif. Chaque minute une dizaine de paquebots accostaient ou quittaient les quais. Il en résultait un va et vient incessant. Les contrôles étaient pratiquement impossibles. Chacun pouvait se déplacer librement. Serge ne ferait pas exception, mais il était toujours à la merci d'un contrôle volant comme les pratiquaient la police portuaire.

Le principal obstacle était la distance à parcourir. Le Thérésia, le paquebot à bord duquel Serge voulait monter était un transporteur de matières premières. Il se trouvait dans la partie la plus éloignée des quais, à proximité des usines de traitement.

Suite à l'exercice inhabituel que représentait la progression le long des rampes, Serge sentit la fatigue s'emparer de ses bras. Ses gestes devinrent de plus en plus imprécis. Un faux mouvement l'éloigna de la rampe qui fut hors de portée.

Il dérivait lentement vers le centre du couloir là où passaient les véhicules à toute vitesse. Sans appui, il n'avait aucun moyen de modifier sa trajectoire. Serge se mit à paniquer. Il appela à l'aide, mais la section était déserte alors qu'un moment auparavant il était entouré par une foule bigarrée et bruyante, parlant de nombreuses langues qu'il ne connaissait pas. Personne n'était en mesure de le sortir de cette mauvaise posture. Il devrait trouver une solution par lui-même. Il se força à réfléchir, malgré la menace de plus en plus proche.

Il se rappela les séances d'entraînement qui avaient précédé sa première sortie dans l'espace. Lui et ses camarades de stage avaient été placés alors dans des situations impossibles dont certaines pouvaient ressembler à celle-ci.

Il défit son sac et le propulsa de toutes ses forces dans la direction opposée à la rampe la plus proche. Il crut d'abord que la réaction n'était pas assez forte car il ne vit pas la rampe se rapprocher. En fait, il se déplaçait lentement et ne s'était pas rendu compte de la modification de son mouvement. Quand la rampe fut à sa portée, il s'y cramponna fermement et attendit que les tremblements dans ses bras s'atténuent.

Son sac s'était coincé dans des tubulures de l'autre côté du couloir. En se déplaçant entre les rampes, il le récupéra sans difficulté. Il l'endossa et reprit sa progression. Cette fois plus lentement et avec plus de prudence.

IV. Le Thérésia

Le Thérésia n'était plus très loin.

Par un hublot, il aperçut la coque du navire qui disparaissait dans l'obscurité de l'espace. Il devina la forme de l'anneau qui, une fois en rotation exactement comme la zone d'habitation de la station, donnait à l'équipage une pesanteur artificielle. L'anneau était maintenant immobile pour des raisons de sécurité parce qu'il était à quai.

Le secteur était désert. Sans doute le chargement était terminé. Ce calme temporaire faciliterait la reconnaissance des lieux. Car Serge n'avait encore aucune idée de la manière de se glisser à bord.

Il se cacha en face des quais de l'autre côté du couloir par lequel il était arrivé et qui continuait vers les usines. Un regard sur sa montre lui apprit qu'il restait un peu plus de quatre heures avant le départ. Tout l'équipage allait être occupé par les préparatifs. Serge imaginait le commandant distribuant les ordres tout en réglant les formalités administratives, le navigateur et le pilote en interaction directe avec l'ordinateur de port Darwin pour tracer leur route, les marins travaillant fébrilement dans les cales et les mécaniciens aux machines.

Serge reprit l'examen des lieux. Il comprit tout de suite qu'il ne pourrait pas monter à bord par le sas principal. Celui-ci ne s'ouvre que sur ordre des membres de l'équipage. L'identité des marins était contrôlée par des moyens électroniques qu'il ne parvint pas à identifier. Serge se concentra sur d'autres possibilités. Il avait longuement réfléchi à ce problème avant son départ. Il avait envisagé de nombreuses solutions. Mais pour l'instant une seule lui parut réalisable.

A quai, l'air est fourni par port Darwin. Les ventilateurs du Thérésia aspirent directement l'air de la station. Par contre, l'air provenant des navires ne peut pas être rejeté n'importe comment, par mesure d'hygiène et pour éviter la contamination éventuelle de l'atmosphère du port. Il est récupéré dans des conduites qui courent le long des quais. Le chemin suivi par la masse d'air était suffisamment large pour qu'un homme puisse s'y glisser. Mais Serge n'était pas sûr que le Thérésia continuait à pomper l'air de la station alors que le départ était imminent.

Il repéra à proximité du sas la visite qui donnait accès aux filtres de la conduite. Il ne pourrait y travailler discrètement et devait absolument profiter de cette période où le secteur était désert. Il prit les outils dans son sac. Il jeta un dernier coup d'oeil dans le couloir avant de sortir de sa cachette. D'un coup de talon, il se propulsa vers la visite.

Serge guettait tous les sons provenant du navire et du couloir qu'il venait de quitter. Il examina les filtres. Les déplacer constituait un boulot salissant que l'on confiait volontiers aux mousses et aux jeunes. Il n'avait pas échappé à ce plaisir lorsque son père l'emmenait à bord de son vaisseau. Si jadis il avait maudit ce travail, aujourd'hui il se félicita de connaître la manoeuvre.

Il débrancha la haute tension. Il s'activa sur les boulons de la visite qui cédèrent un à un. La plaque qui couvrait la visite se souleva sans difficulté, uniquement retenue par la dépression qui régnait dans le conduit. Serge retira le filtre qui était aussi grand que lui mais qu'il déplaçait sans effort en absence de pesanteur. Avec sa corde il attacha l'extrémité de la plaque et du filtre de telle manière qu'une fois glissé dans le conduit, il pourrait les remettre en place d'une simple traction.

Serge se retourna. Il entendait des bruits provenant du sas. Un groupe s'apprêtait à sortir. Cette fois-ci, il n'avait plus le choix. Il jeta son sac précipitamment dans l'ouverture

et se glissa les pieds par devant en s'écorchant aux angles du filtre. Le courant d'air était violent. Il put néanmoins se déplacer suffisamment pour faire de la place à l'ensemble formé par les filtres et tira sur la corde au moment où il entendit la porte du sas coulisser. La plaque de protection fit un bruit mat en se réajustant.

Serge ne bougea pas, retenant sa respiration. Il avait des sueurs froides à l'idée que les marins aient eu le temps de voir le mouvement. Il n'entendait plus rien provenant de l'extérieur car le vent sifflait dans ses oreilles. Mais comme il n'y eut aucun mouvement, Serge en conclut qu'il pouvait continuer. Que faire d'autre, de toute façon?

Il attacha solidement la corde à l'intérieur du conduit, de telle manière que la plaque et le filtre ne puissent pas basculer vers l'extérieur. Puis il se dirigea vers l'intérieur du navire. La progression était rendue d'autant plus difficile qu'il n'existait pas de pesanteur, ni de points d'appuis pour remonter le courant d'air. Il s'avéra bientôt qu'il était incapable de continuer ainsi, les pieds par devant. Serge se laissa entraîner jusqu'au filtre. La section y était plus large et il tenta de se retourner. Mais le sac le gênait et il se coinça. Pendant un court moment, la panique s'empara de lui. Ses gestes désordonnés ne réussirent qu'à aggraver sa position. Les angles du filtre pénétrèrent douloureusement dans sa chair. Son cou plié dans une position inhabituelle lui faisait horriblement mal. Il voulut crier, mais sa gorge n'émit aucun son. A bout de souffle, il mit toutes ses forces dans une dernière tentative. Il bougea et se libéra. Les articulations forcées, les muscles étirés à leur limite et sa chaire meurtrie lui faisaient mal, mais il était soulagé d'être sorti de cette mauvaise posture.

Il vérifia que le filtre et la trappe n'avaient pas bougé, puis il reprit sa progression, poussant son sac devant lui, le maudissant tout en sachant qu'il contenait ses seuls biens. Un passage plus étroit annonçait qu'il franchissait un sas. Il se trouvait dès lors dans la section flexible prise entre le sas du port et celui du bâtiment. A cette idée, il accéléra son allure. Que se passerait-il si on décidait de fermer les sas maintenant? Si le tube était déconnecté du vaisseau, Serge serait précipité dans l'espace sans que personne ne s'en rende compte. Serge avait décidé de courir ce risque sans vraiment l'envisager. Il se mit à transpirer malgré le courant d'air qui gonflait ses vêtements.

Dehors, personne ne remarqua les mouvements anormaux de la section flexible du tuyau de ventilation. Pourtant, il se mettait à onduler en suivant les gestes de Serge qui progressait le long des parois. Serge était de plus en plus anxieux. Il avait l'impression que le tuyau coulait autour de lui et qu'en fait il restait sur place. Finalement ses efforts furent récompensés et il franchit l'orifice du sas qui perçait la coque du Thérésia. Il était presque à bord, mais pas encore, car devant lui la conduite était protégée par un série de barreaux massifs formant une grille grossière.

Le montage de l'obstacle était ultérieur à la construction du vaisseau, mais il n'en était pas moins solide. Il avait été placé là pour interdire l'accès à des passagers clandestins, comme Serge. Avec ses quelques outils, Serge ne pourrait pas en venir à bout. Il ne lui restait plus qu'à rebrousser chemin et à trouver un autre passage.

Serge regarda une dernière fois l'obstacle. Certes celui-ci interdisait le passage d'un adulte. Mais un enfant comme lui était peut être capable de se glisser entre les barreaux.

Il retira sa veste et la coinça de l'autre côté avec son sac. Si la tête passe, le reste passe, pensa-t-il. Sa première tentative se solda par un échec. Il poussa la tête entre deux barreaux, mais dut renoncer. Un examen plus attentif lui montra que l'espace entre les barreaux n'était pas aussi régulier qu'il ne semblait l'être. Les ouvriers qui avaient travaillé ici avaient été visiblement gênés par l'étroitesse du conduit. Le coeur battant, Serge glissa

la tête par l'espace qui lui semblait le plus large. Il manqua de s'arracher les oreilles. L'orifice était juste assez large pour sa tête, mais il se retrouva bloqué par les épaules. Il eut toutes les difficultés à se dégager de nouveau.

Soudain, les oreilles de Serge se bouchèrent. Par réflexe, Serge se mit à bailler pour équilibrer la pression de part et d'autre de ses tympans. Le sas du côté du port s'était fermé provoquant ainsi une brutale augmentation de la pression de l'air dans le conduit où se trouvait Serge. La masse d'air s'était aussitôt immobilisée, ramenant un silence lourd. Un mouvement contre le mollet de Serge. Il eut juste le temps de ramener ses jambes contre son ventre que le sas du Thérésia se refermait dans un claquement sec, le privant des dernières lueurs provenant de port Darwin.

Serge eut un frémissement. Il s'imagina emprisonné dans le tuyau flexible de liaison ou pris dans le sas au moment où celui-ci se fermait. Mais maintenant était-ce mieux? il était condamné à aller de l'avant ou à mourir sur place.

Il tenta à nouveau le passage, cette fois-ci un bras en avant. Le sas lui offrait un appui solide. Serge poussa sur les jambes. Il resta un long moment le torse coincé entre les barreaux, privé d'air. Il se racla la peau du ventre et du dos à en pleurer de douleur. Comme on ne pouvait l'entendre, il ne s'en priva pas, tout en exprimant sa colère contre lui-même. En jurant, il dégagea ses jambes des barreaux.

Une fois libéré de l'autre côté des barreaux, il se calma et écouta. Les bruits du vaisseau lui parvenaient lointains. Bruits humains provenant des coursives. Martèlements réguliers provenant d'une machine inconnue.

Lentement la conviction qu'il avait réussi, monta dans son esprit. Il aurait voulu crier son soulagement. Crier pour qu'on vienne voir ses blessures. Crier pour que son père sache ce qu'il avait fait. Mais Serge était seul. Il se contenta de fouiller son sac pour prendre une des tablettes de nourriture. Maintenant, il avait faim.

Son repas lui sembla trop léger, l'estomac encore vide bien qu'il venait d'avalier pour au moins l'équivalent de deux repas en calories. Il comprit le problème posé par ces nourritures concentrées. Il regretta de ne pas avoir pris du pain pour mieux remplir son ventre. A cette idée, il sourit de sa bêtise. Comment aurait-il pu réussir en s'encombrant d'un volume supplémentaire. Il avait déjà bien trop souffert de la présence de son sac tel qu'il était actuellement.

Avant son départ, Serge avait étudié attentivement la topologie du navire grâce à cette même revue qui lui avait appris l'arrivée du Thérésia à port Darwin et son départ prochain pour Mitchida. Il savait à peu près où aller et par quel chemin. Le Thérésia comme tous les cargos géants compte un équipage nombreux constituant une véritable petite communauté qui dispose d'installations et d'un confort inexistant sur les vaisseaux plus petits. Une gravitation artificielle est obtenue par force centrifuge comme sur port Darwin. Les quartiers habités se trouvent dans un anneau d'un centaine de mètres de diamètre qui est normalement en rotation autour des moteurs du Thérésia. Mais à quai, pour des raisons de sécurité, l'anneau était immobilisé. C'est là bas que Serge désirait se rendre et qu'il se sentirait le plus en sécurité.

Son plan était simple. Comme de toute façon la traversée durerait un mois, il serait découvert tôt ou tard. Son objectif était de se cacher suffisamment longtemps dans les conduits d'aération. On ne pourrait plus le renvoyer chez lui à cause de la distance. Il estimait le temps minimal à trois jours. Mais il essaierait de tenir plus longtemps s'il en était capable.

Serge prit son temps pour arriver dans l'anneau du Thérésia. Malgré sa lampe de poche, il se perdit à plusieurs reprises. A chaque fois, il rebroussait chemin jusqu'à ce qu'il atteigne un passage dont il était sûr. Il perdit complètement la notion du temps. Quand il parvint à l'articulation entre les moteurs du Thérésia et l'anneau occupé par l'équipage, sa montre lui apprit qu'il était à bord depuis plus de quatre heures. Le Thérésia n'allait pas tarder à quitter le quai.

A mi-chemin de la périphérie de l'anneau, Serge trouva l'entrée d'un conduit qui alimentait les cales réservées aux produits de consommation pour l'équipage. Il savait qu'on ne venait pas souvent dans ce secteur et décida de s'y installer pour se reposer. Il s'enveloppa dans sa couverture et s'endormit rapidement malgré son corps qui lui faisait mal de partout.

Serge n'entendit pas lorsque le Thérésia fut libéré de ses amarres. Il ne se réveilla pas lorsque le lourd vaisseau se mit en mouvement entraîné par les remorqueurs de la station. Une fois qu'il fut suffisamment éloigné de port Darwin et de ses installations, le Thérésia mit en marche ses propre moteurs. Peu de temps après, les remorqueurs larguèrent les amarres qui les liaient au Thérésia et rebroussèrent chemin. A l'intérieure, l'accélération se fit sentir.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que les moteurs latéraux mettent en mouvement l'anneau du Thérésia. Serge, tout à la joie de son exploit, avait omis de s'assurer avec une corde. En temps normal, il aurait facilement réussi à se retenir à la paroi, mais ses réflexes, émoussés par le sommeil, ne lui permirent pas d'éviter le pire.

L'anneau prit de la vitesse alors que Serge restait sur place par rapport à l'espace. Le conduit dans lequel le garçon s'était réfugié se déroba et fit place au puits par lequel il était venu et qui plongeait jusqu'à l'extérieur de l'anneau. Le choc avec la parois opposée acheva de réveiller Serge. Il rebondit plusieurs fois contre les tuyaux et des poutrelles tandis qu'il prenait de la vitesse en tourbillonnant sur lui-même. Serge ne comprenait pas ce qui se passait et croyait à un de ces rêves dans lesquels on se sent tomber.

Le choc fut brutal, lui arrachant l'air des poumons, le frappant au ventre et l'assommant d'un coup au visage. Il était tombé à plat contre le plancher, les membres écartés en croix. Il resta ainsi, étalé, sans connaissance, pendant une dizaines de minutes.

Il s'éveilla gêné par le sang qui obstruait son nez. Il avait mal à la tête, derrière, alors que son visage s'était presque planté dans le sol. Il ressentait des difficultés à respirer et son ventre semblait près à éclater. Ses articulations faisaient mal, mais il pouvait bouger ses mains et ses pieds. Au moins n'avait-il rien de cassé.

Lentement, il se mit à pleurer et à appeler sa maman. Mais personne ne pouvait l'entendre. Instinctivement, il s'était tourné sur le côté ramenant ses jambes en chien de fusil, les bras serrés contre le ventre. C'est dans cette position qu'un peu plus tard il sombra dans le sommeil, abandonnant tout désir de lutte.

Quand Serge se réveilla, il ne se souvenait pas de ce qui s'était passé. Il souffrait, comme si quelqu'un l'avait battu avec une barre de métal pendant son sommeil. Il avait froid. Il avait faim et soif. Il resta prostré, immobile, les yeux grands ouverts dans l'obscurité la plus totale. Les sons lui provenait de tout le vaisseau. Parfois même il distinguait des voix déformées. Privé de toute lumière, il pensa un instant qu'il était devenu aveugle.

Il entendit des bruits tout proches, des bruits de choses petites et légères qui marchaient vers lui. Elles étaient plusieurs se déplaçant par saccades. Elles restaient parfois immobiles une seconde ou deux, puis reprenaient leur course. Il sentit quelque chose de velu escalader sa jambe nue. Il se débattit en criant. La première panique passée, il rampa jusqu'à la paroi. S'appuyant contre le mur, il se mit debout. Il tremblait de tout son corps. Même s'il savait que les araignées vivant à bord des vaisseau spatiaux étaient non seulement inoffensives, mais en plus utiles pour le maintien du biotope, Serge détestait ces bêtes et en avait peur. Visiblement les araignées avaient eu une frousse au moins égale à celle du garçon car elles s'étaient enfuies à toute vitesse.

Un peu calmé, il fit le tour du puits en se déplaçant à petits pas. Il retrouva sa couverture sur le sol et se blottit frileusement à l'intérieur. Il continua l'exploration mais son sac était introuvable. Sans doute était-il resté là haut, avec le restant de son eau et de sa nourriture. Il repéra l'échelle. L'effort pour se hisser réveilla la douleur de ses membres. Mais il serra les dents et continua sa progression. Il dut explorer tous les conduits, car il n'avait aucun moyen de repérer celui dans lequel il s'était caché en arrivant. En tâtonnant et s'interrompant souvent pour se reposer, il mit plusieurs heures avant de retrouver ses affaires. Il put enfin manger et vida la moitié de sa gourde. Puis il s'enroula chaudement dans sa couverture et s'endormit transpirant de fièvre.

V. L'accueil

Il n'avait aucune idée du temps qui s'était écoulé. Sa montre s'était brisée lors de sa chute et ne servait plus à rien. L'eau et la nourriture qu'il avait amenées étaient épuisées depuis longtemps. Il était dans un tel état d'épuisement que sa tête se mettait à tourner fréquemment, sa vision se voilant dans un brouillard blanc. Il avait longtemps rampé sur les coudes avant de trouver une sortie praticable. Il déverrouilla l'orifice. La grille bascula et tomba bruyamment dans la coursive éclairée. Il se glissa lentement hors du conduit ménageant ses blessures. Même l'entaille infligée à l'épaule par son beau père cuisait sous son bandage. Gêné par la lumière, Serge ajustait la grille quand le bruit d'une course le fit sursauter. Il se retourna juste à temps pour voir un des marin fondre sur lui pour le saisir par son épaule blessée:

– Que fous-tu ici?, cria l'homme.

Puis il ajouta un peu surpris:

– Mais je ne te connais pas.

L'autre releva sans ménagement le garçon qui était trop faible pour résister, ni même protester. Il l'entraîna à travers les couloirs. Ils croisèrent d'autres membres de l'équipage qui se mirent sur le côté les yeux ronds d'étonnement. Certains parmi les moins pressés les suivirent. Serge entendait leur conversation derrière eux et leurs propos étaient peu amènes.

Ils franchirent tous ensemble un sas qui fermait le couloir et entrèrent dans ce que Serge reconnut comme étant la passerelle de commandement. Le groupe s'arrêta à distance respectueuse des trois hommes qui occupaient la passerelle et qui pour le moment discutaient avec animation autour d'une console. Tout le groupe fit silence en attendant qu'on leur prête attention.

Un de trois hommes se dirigea vers eux. Il regarda le groupe et posa ses yeux sur Serge. Cet homme avait la responsabilité du navire et tout dépendait de lui. Le marin poussa Serge et dit à haute voix, s'adressant à la fois au commandant et au groupe qui le suivait:

- J'ai trouvé cet enfant à bord. Il se cachait à l'intérieur des conduits d'aération, près de la réserve.

Serge ne pouvait pas maîtriser le tremblement nerveux de ses jambes, mais il soutenait le regard du commandant qui était à moins d'un mètre de lui. Soudain, brutale et inattendue, une gifle énorme le frappa à la joue le propulsant contre une console. Il s'étala en se cognant la tête contre un coin ouvrant une nouvelle blessure dans le cuir chevelu. Un peu sonné, il se releva aussitôt, prêt à faire face à une nouvelle attaque. Le commandant s'adressa au marin:

- Lave-moi ce tas de loque. Après quoi, tu lui administreras le vaccin universel. Je ne voudrais pas qu'il contamine mon équipage avec les germes qu'il transporte.

L'homme sourit à l'idée de la fièvre carabinée que le vaccin infligeait à tous ceux qui le subissaient. Puis le commandant se tourna vers le garçon:

- Ceci n'était qu'un avant-goût de la fessée magistrale que vont t'infliger tes parents, expliqua-t-il en montrant la gouttelette de sang qui coulait sur le front du garçon. As-tu des papiers?

Les mains de Serge tremblaient. Il eut quelques peine à retrouver son passeport que le commandant lui arracha des mains. D'un geste, il congédia le groupe en rangeant le carnet dans une poche.

Si jusqu'à maintenant Serge avait souffert, il lui restait à découvrir l'humiliation. On le poussait brutalement. Quand il tombait, on le forçait à se relever à coups de pied. Par méchanceté, on le fit passer deux fois par le même endroit, pour finalement l'amener dans une salle d'eau. On le dépouilla de tous ses vêtements en les arrachant. On lui arracha d'un coup sec le bandage de l'épaule. Le marin qui l'avait trouvé l'arrosa avec un plaisir sadique à l'aide d'une lance d'incendie réglée sur un jet fin et douloureux. Pas un centimètre de peau ne fut épargné virant au rouge. Quand ils eurent fini, Serge était blotti dans un coin, dégoulinant d'eau et de sang. Malgré les coups et les quolibets, il refusa de bouger. Alors, on le piqua dans la fesse, injectant le fameux vaccin universel dont le commandant avait parlé.

Puis quelqu'un intervint. Une voix féminine s'éleva à l'entrée de la salle, accusant chacun de cruauté inutile. Visiblement, la nouvelle venue disposait d'une grande autorité car personne n'osa s'interposer. Serge ne bougea pas, mais il entendit nettement les gens s'en aller un à un avec juste assez de mauvaise volonté pour ne pas s'avouer soumis. Quand Serge sut qu'il était seul avec celle qui était intervenue, il se retourna lentement.

- Parles-tu notre langue?

Serge acquiesça d'un hochement de tête.

- Tu as fait une sacrée bêtise. Je me demande si j'ai bien fait d'intervenir. Pourtant j'ai le sentiment que ça suffit comme leçon. Pour l'instant du moins.

Elle jeta un drap éponge sur les épaules du garçon et l'aida à se relever. Elle le conduisit vers la sortie:

- Viens avec moi à l'infirmerie.

Au moment de sortir, Serge la supplia en désignant son sac et ses vêtements de sa main libre.

- Attendez, je voudrais prendre quelque chose qui m'appartient.

- Tout cela sera détruit, répondit-elle. Tu recevras ce dont tu auras besoin pour vivre parmi nous jusqu'à la prochaine escale.

Serge se libéra et se précipita vers le tas de loques poussiéreuses que formaient désormais ses affaires. Ils les fouilla fébrilement.

- Sale gosse, jura la femme. On t'apprendra à obéir.

Cette fois-ci, elle le saisit avec plus de fermeté et l'entraîna de force. Mais c'était inutile, car Serge la suivait maintenant sans offrir de résistance. Il serrait dans sa main droite le précieux collier qu'il portait depuis qu'il était parti de chez lui. Ce dernier contenait le cadeau de son père, le coûteux programme d'éducation qui, plus tard, ferait de lui un pilote.

Serge fut soigné et nourri. Ensuite, il dormit 12 heures d'affilée dans une des couchettes de l'infirmerie. Son sommeil était agité. Il était brûlant de fièvre et transpirait abondamment. A son réveil, il aperçut un garçon de son âge à son chevet. L'inconnu appela sa mère. La femme qui avait soigné Serge sortit de la pièce voisine. Elle s'était adoucie depuis la veille et sourit au jeune passager clandestin.

- Comment te sens-tu?
- J'ai froid. J'ai mal à la tête.
- C'est l'effet du vaccin. Cela durera encore plusieurs jours. As-tu faim?

Son estomac était vide. Aussi Serge confirma d'un mouvement de tête, bien que l'idée de manger lui donnait déjà la nausée.

- Mon fils Pierrot va te conduire aux cuisines. Mais tu dois manger peu. Ton estomac s'est contracté à cause des privations que tu as subies. Tu dois manger peu mais souvent. Ensuite, Pierrot te montrera la cabine que vous partagerez.

Serge allait sortir de sa couchette lorsqu'il se rendit compte qu'il était nu. Devant le regard gêné du garçon, la femme se mit à rire imitée par Pierrot.

- Tu faisais moins de cas lorsque je t'ai soigné hier. Ne t'inquiète pas, fit-elle en montrant un short et une chemisette pliée sur la table de nuit. Pierrot t'a apporté des vêtements propres.

Serge, renonçant à la pudeur, se leva et s'habilla rapidement. Ensuite, Pierrot lui fit visiter le navire avant de le conduire aux cuisines. La communauté du Thérésia disposait d'un espace immense en comparaison de l'étroitesse du vaisseau de son père. Mais il est vrai que les traversées du Thérésia étaient bien plus longues et que la vie en communauté souffrait d'autres contraintes. Tandis que Serge mangeait sans appétit le repas que lui avait préparé le cuisinier, Pierrot le questionna:

- Tu as un sacré culot de faire ce que tu as fait. Ma mère prétend que tu as eu de la chance de t'en sortir vivant. Que comptes-tu faire maintenant?
- Je resterai avec vous jusqu'à la prochaine escale. Et puis, je continuerai mon voyage.
- J'ai entendu le commandant prendre des dispositions pour te ramener sur Terranova...
- Mais ce n'est pas pour tout de suite.
- Qu'en sais-tu?

– Le Thérésia est trop loin de tout monde habité maintenant. Je doute que le commandant dépense toute l'énergie du Thérésia pour me ramener sur Terranova. Il est obligé de m'amener jusqu'à Mitchida.

– Qui t'a dit que nous nous rendons sur Mitchida?

Serge sourit de l'étonnement de son camarade.

– Ce n'est pas un secret. Il n'est pas difficile d'avoir ce genre de renseignement. Je ne me suis pas embarqué sur le Thérésia sans préparation.

– Je vais te décevoir. Tu ne resteras sur Mitchida que le temps de prendre le premier vol pour Terranova.

Serge savait déjà que son arrivée sur Mitchida ne serait pas facile. Mais il avait tout le temps de la traversée pour préparer un nouveau plan. Aussi, il changea de sujet.

Pierrot vivait à bord avec sa mère depuis qu'il était tout petit. Son père, lui même commandant d'un autre paquebot spatial, ne le voyait qu'une fois par an. Il était le seul enfant à se trouver sur le Thérésia en permanence. Parfois des enfants des membres d'équipage ou de passagers les accompagnaient pour une semaine ou deux. Pierrot avait de bon contacts avec les nouveaux venus. Mais ils se perdaient vite de vue. D'autant plus que lui-même vieillissait moins vite à cause de la distorsion du temps. Ce phénomène se produisait à chaque voyage lorsque la vitesse était proche de celle de la lumière.

Ensembles, ils continuèrent la visite du Thérésia. Serge reconnut plusieurs des personnes qui avaient assisté à son dépouillement et aux soins prodigués le jour précédent. Mais cela faisait déjà partie de l'histoire ancienne. En général, on leur faisait bon accueil. Le commandant avait quitté la passerelle. En se rendant, à sa cabine il croisa les deux garçons. Serge se figea à la vue du patron, puis imita Pierrot qui s'était mis contre la paroi.

– Salut Pierrot, fit-il en gratifiant le garçon d'un sourire.

Mais son expression changea quand il fut en face de Serge.

– Quant à toi, monsieur Serge Dalenor, j'ai envoyé un message sur Terranova pour prévenir tes parents. Une fois sur Mitchida, je te confierai aux autorités qui te garderont jusqu'à ce que tes parents paient et organisent ton voyage de retour. Mais en attendant, tu vas travailler pour nous dédommager des frais et des ennuis qu'occasionnent ta présence parmi nous. Pierrot, conduis tout de suite ce jeune délinquant auprès du maître d'équipage.

Serge prononça un timide "Merci, monsieur", mais le commandant l'avait déjà chassé de son esprit et s'éloignait pour s'occuper de problèmes plus prioritaires.

– Merde, fit Pierrot. On n'a vraiment pas de bol. Si on ne l'avait pas croisé, il nous aurait foutu la paix jusqu'à ce soir.

Pierrot semblait contrarié qu'on lui retire si vite son nouveau copain.

Serge fut placé dans une équipe de deux mécaniciens. Ils étaient en quelques sorte les hommes à tout faire: ils intervenaient aussi bien au niveau de la plomberie des douches, que dans les gigantesques propulseurs du Thérésia. Serge au début portait les outils et faisait la navette entre le chantier et les ateliers du Thérésia. Cette tâche lui permit de faire connaissance avec la totalité du vaisseau. Malheureusement, les deux mécaniciens ne le ménageaient pas. Ils l'épuisaient dans des courses inutiles et soi-disant urgentes. Ils obéissaient à la consigne tacite qui voulait qu'on rende la vie impossible à Serge. De plus, le garçon ne pouvait jamais prendre un repas normal. Non seulement, il devait s'occuper du

service, puis de la vaisselle mais il ne pouvait manger qu'après tous les autres. Evidemment, le plus souvent, les plats étaient vides et il devait racler le fond des assiettes.

Ce jour-là, il était revenu épuisé par une course de plusieurs dizaines de kilomètres à travers les cales du Thérésia. Son service de table terminé, il se retrouva l'estomac vide avec une montagne de boulot pour remettre de l'ordre aux cuisines. Il n'y avait pas le moindre reste à se mettre sous les dents. C'était déjà le troisième repas qu'il ratait de la même façon. Jusqu'à maintenant, Serge ne s'était jamais plaint et s'était acquitté de ses tâches du mieux qu'il pouvait dans l'espoir d'améliorer ses relations avec l'équipage. Mais cette fois-ci, la situation dépassait toute la résistance dont il était capable.

Serge jura et frappa du pied le bas d'une armoire. Les deux cuisiniers qui achevaient de prendre leur repas, se turent et levèrent un regard froid sur le garçon qui leur faisait face en serrant les poings.

– J'ai aussi le droit de manger, cria Serge. Je fais tout ce que vous me demandez. Alors, donnez-moi à manger.

Le plus grand des deux se leva. Il marcha sur Serge en silence. Le garçon recula et fut coincé contre l'évier. L'homme s'arrêta tout contre Serge et pointa son index au milieu de la poitrine du garçon.

– Primo: si tu nous interromps encore une seule fois de cette manière, tu pourra dire adieu aux repas. Secundo: comme ta présence n'était pas prévue à bord, tu ne recevras que ce que les autres voudront bien te laisser.

Serge se débattit pour se dégager et s'encourut vers la sortie. Avant de franchir le seuil, il se retourna et cria:

– Si vous ne me donnez pas à manger, vous n'avez pas le droit de me faire travailler. Et si c'était pour me faire mourir de faim, vous auriez été plus humains de me jeter dans le vide quand vous m'avez trouvé.

Serge traversa le réfectoire en courant sous le regard médusé des derniers marins qui se trouvaient à table et qui l'avaient entendu. Le garçon se réfugia dans la cabine qu'il partageait avec Pierrot et se jeta sur sa couchette pour pleurer.

Pierrot qui avait assisté à la sortie de Serge, vint le rejoindre une dizaine de minutes plus tard. Serge refusa d'affronter le regard de son ami et lui tourna le dos quand il entra dans la cabine. Il l'entendit fouiller dans une armoire, puis se rapprocher. Pierrot tendit un paquet de biscuits contre l'épaule de Serge. Il insista. Serge tourna vers lui un visage plein de larmes. En voyant le paquet, il répondit qu'il n'avait plus faim. Pierrot déposa tout de même les biscuits à côté de Serge.

– Ce sera pour tout à l'heure.

Serge remercia Pierrot d'un sourire timide.

– Veux-tu que je te laisse te reposer ou qu'on en parle tout de suite. J'ai de bonnes nouvelles.

Serge qui n'avait pas envie de dormir, le regarda en fronçant les sourcils.

– Tu as été la cause d'une véritable dispute là-haut. Les deux marins avec qui tu travailles ont pris ta défense. Freddy surtout a su trouver des arguments en ta faveur. Les cuisiniers se sont retrouvés en minorité et ont bien dû admettre que tu en faisais un maximum pour te rendre utile. Bref, dorénavant, tu ne travailleras plus aux

cuisines et tu mangeras avec les autres membres d'équipages. Et je crois que d'autres choses changeront encore pour toi.

Soulagé, Serge se détendit et se laissa rouler sur le dos en poussant un soupir.

– Je me suis demandé à un moment si tu n'étais pas un peu simplet pour endurer sans broncher tout ce qu'on te faisait subir, ajouta Pierrot. Mais finalement, tu es parvenu à te faire des amis.

Les deux garçons se regardèrent complices.

Un peu plus tard, Serge se leva pour reprendre son service avec les deux mécaniciens. A partir de ce jour, si on lui demandait toujours autant de travail, l'équipage était devenu beaucoup plus gentil et Serge put enfin manger à sa faim.

Lorsqu'on se rendit compte que Serge était capable de réaliser des menus travaux d'entretien, le nombre de courses diminua pour faire place à des travaux plus intéressants. Même si la plupart du temps il s'agissait de travaux salissant ou trop difficiles d'accès pour les grandes personnes. Serge put remettre en pratique tout ce que son père lui avait appris lors des quelques voyages qu'ils avaient effectués ensemble.

Il s'occupa ainsi des plantes hydroponiques qui recyclaient l'air du Thérésia et dont l'accès était difficile car elle étaient disséminées un peu partout dans les conduites d'aération. Parfois il devaient vidanger des circuits hydrauliques. Mais le plus répugnant fut la désinfection d'une cuve de traitement des déchets organiques. Trois jours après Serge avait encore l'impression de sentir sur sa peau l'odeur des désinfectants.

Serge avait parfois quelques heures de relâche. Une fois, comme Pierrot était occupé avec sa mère, il se retrouva seul. Il décida d'étudier un peu, non pas qu'il avait un besoin inattendu d'apprendre, mais qu'il désirait vérifier que les mémoires de son programme d'éducation n'avaient pas été endommagées.

Il alla voir le responsable de l'ordinateur du Thérésia. L'homme le questionna sur le programme et l'avancement de ses études. Il lui accorda l'autorisation de bon coeur et lui donna un code d'accès. Il lui proposa également de l'accompagner pour mettre en marche une console. Mais Serge pensait pouvoir s'en sortir et il se rendit seul dans la salle des terminaux.

Il eut quelques difficultés, car les pupitres étaient d'un modèle ancien. Mais comme les programmes étaient standards il put néanmoins avoir accès aux mémoires qu'il avait introduit dans un logement sur sa droite.

– Bonjour Serge. Cela fait un petit temps que tu me négliges. Où sommes-nous? commenta la console.

Au début Serge croyait que le programme d'éducation était réellement doué d'intelligence. Mais il obéissait à un algorithme bien défini qu'il n'était pas très difficile de déjouer. Cependant, il se prenait souvent au jeu de s'adresser au programme comme à un être humain.

– Coupe le son. Je m'adresserai à toi par le clavier.

Une fenêtre s'ouvrit à l'écran où Serge vit apparaître le texte suivant:

– Comme tu veux. Je propose de commencer par un petit contrôle de révision.

Tout semblait normal. Le test improvisé par la machine lui réclama toute son attention. Il n'entendit pas le marin entrer. D'abord, l'homme ne le vit pas. Il prit un manuel sur l'étagère et le consulta. Soudain, levant les yeux au dessus des feuilles imprimées:

- Qu'est-ce qu'il fout là, celui-là?

Comme Serge ne l'avait toujours pas remarqué, il ajouta à haute voix:

- Qui t'as autorisé à venir ici?

Serge se retourna et reconnut le marin qui l'avait trouvé à la sortie des conduits d'aération. Surpris, il se mit à rougir et bredouilla une explication incompréhensible. L'homme fondit sur lui et le saisit par le col.

- Qu'est-ce que tu fais ici, petit con.

Serge se mit à bégayer. Il était trop impressionné par la colère de l'homme. Il voulait lui dire qu'il ne faisait rien de mal, mais les mots refusaient de franchir sa gorge. Comme l'autre ne recevait pas de réponses cohérentes, il s'énerva et frappa Serge à deux reprises au visage. Puis excédé, il le jeta par terre.

- Saleté, fit-il en lui assenant un coup de pied dans les testicules.

Tandis que Serge se tordait de douleur, l'homme appela le commandant en lui expliquant qu'il venait de surprendre le gosse en train de saboter l'ordinateur du Thérésia. Pendant ce temps, le programme de Serge qui avait suivi les événements envoyait en vain des messages d'explications à l'écran, ne pouvant outrepasser l'ordre du garçon de ne pas utiliser les sorties vocales. L'homme tenta encore de soutirer une information du garçon. Il eut beau le frapper, mais Serge s'était roulé sur lui-même, protégeant sa tête et son ventre, n'offrant aucune prise à la colère de l'homme. Il le frappait de violents coups de pieds dans les côtes. Le commandant entra dans la pièce et se précipita sur le marin pour le maîtriser.

- Laisse donc, fit le commandant. Le gosse ne faisait qu'exécuter son programme d'éducation. Il est impossible qu'il puisse saboter quoi que ce soit dans notre ordinateur.

L'homme se calma. Le commandant le relâcha et lui désigna l'écran ou le malheureux programme, complètement affolé, affichait des messages de toutes les couleurs pour venir en aide à son élève.

- Tu vois qu'il ne servait à rien de te mettre dans cet état.

L'homme hébété regardait successivement la console, puis le gosse par terre.

- Et merde, jura-t-il.

Puis il quitta la pièce en martelant le sol d'un pas rapide. Le commandant se pencha sur le garçon et l'aida à s'asseoir. Quand il vit le garçon serrer ses mains entre les jambes, la respiration sifflante, il éclata de rire. Puis il ajouta ayant repris son sérieux:

- Pauvre gosse. Il ne t'a pas raté. Mais vu ta situation à bord, je ne vois pas comment tu pourrais te plaindre.

VI. La Sortie

Le repas touchait à sa fin. Un marin que Serge connaissait du nom de Jacky, se leva et s'approcha du commandant pour lui rappeler quelque chose. Alors que Jacky retournait à sa place, le commandant se leva et réclama le silence:

- Nous avons un problème technique mineur. Néanmoins, je me dois de vous mettre au courant. En effet, de la décision que nous allons devoir prendre, dépendent les primes que chacun d'entre nous espère toucher à notre arrivée sur Mitchida.

« Notre antenne de radio guidage présente un défaut qui nous empêche de calculer la suite de notre route. Deux possibilités s'offrent à nous: soit on remplace le mécanisme, soit on fait appel aux calculateurs de Mitchida. Dans le premier cas, deux hommes doivent sortir dans l'espace et nous n'aurons pas de retard notable sur notre horaire. Dans le second cas, on ne prend aucun risque et on attend la réponse de Mitchida, ce qui nous fera plus de trois semaines de retard, même si on pousse nos moteurs à fond sur tout le reste du trajet.

« Je ne veux contraindre personne. Nous sommes très mal équipés pour effectuer des sortie en espace profond. Nous disposons uniquement de nos combinaisons de travail, qui à elle seules sont déjà un handicap pour des travaux de précision. Nous ne possédons aucun moyen de propulsion autonome pour nos plongeurs, ni même d'un véhicule pour assurer leur sécurité.

« Jacky s'est déjà proposé...

Applaudissement général. Quand le bruit se fut un peu atténué, le commandant leva les bras pour obtenir à nouveau le silence.

– Mais, ajouta-t-il. Mais je ne peux pas accepter d'envoyer un homme seul dans l'espace. Il doit être obligatoirement accompagné. C'est une mesure élémentaire de sécurité. D'ailleurs, le règlement interdit formellement qu'il en soit autrement.

Silence gêné.

– Soit un volontaire se désigne en plus de Jacky. Soit nous renonçons dès à présent à notre prime à l'arrivée.

Les membres d'équipage, hommes et femmes s'interrogent du regard. Un brouhaha de questions se lève. Finalement, Freddy, un des techniciens avec lequel Serge travaille se met debout. Il s'agit d'un meneur. Chaque fois qu'une décision importante est à prendre, il prend la parole et son avis est écouté. Serge a déjà profité de cette autorité à l'occasion de la dispute avec les cuisiniers.

– Pour ma part, je préfère renoncer à la prime plutôt que de risquer la vie d'un de mes camarades. Jacky, je te remercie de ton geste, mais je refuse de te voir courir ce risque.

Murmures d'approbation dans la salle. Le commandant, un peu soulagé, procéda à un vote à mains levées. L'équipage à l'unanimité renonçait à la prime. Mais Serge, qui avait suivi les débats avec attention, fit son calcul. Il arriva à la conclusion que, s'il arrivait avec trois semaines de retard sur Mitchida, il allait rater son père et se retrouver seul là-bas. Cela anéantissait tous ses efforts. Une idée un peu folle germa dans sa tête. Tout le monde se levait de table. Jacky se dirigeait déjà vers la sortie. Serge le rattrapa dans le couloir. Il était seul. Serge s'excusa et lui proposa d'être la deuxième personne pour sortir dans l'espace. Jacky éclata de rire.

– Pauvre gamin. Tu n'y connais rien dans les sorties dans l'espace.

Serge s'était attendu à cette réponse et répondit simplement sans aucune vantardise.

– J'ai déjà fait trois sorties avec mon père. Et j'ai le brevet junior de l'école de plongée spatiale de port Darwin.

L'homme le regarda droit dans les yeux.

– Tu es le jeune clandestin dont nous avons hérité à Terranova. Je crois que je connais un moniteur de cette école...

Jacky se redressa et plissa les yeux en essayant de se souvenir. Il s'aida à haute voix :

- Un bon gars, d'une trentaine d'année. Il a une cicatrice sur la joue.
- Il est devenu directeur de la section de plongée maintenant. Et il s'appelle Bertrand Philippe.
- Bertrand. Ca doit être lui. As-tu une copie de ton brevet.
- Oui. Mais elle est dans mon passeport et c'est le commandant qui l'a.
- Tu me plais, gamin. Tu n'as pas froid aux yeux. Quel est ton nom déjà?

Serge n'aurait pas osé lui dire qu'il avait la trouille et qu'il serrait les mains dans son dos pour les empêcher de trembler. Mais Jacky n'avait pas les yeux dans les poches. Et c'est justement les signes extérieurs de la peur du garçon qui avait convaincu Jacky. Pourquoi Jacky aurait-il confié sa vie à quelqu'un qui n'avait pas conscience du danger que représente une chute en espace profond. Le Thérésia lancé à des vitesses relativistes ne possédait aucune marge de manoeuvre et serait dans l'incapacité de repêcher le plongeur.

Le commandant fut plus difficile à persuader. Mais Jacky trouva les arguments qui convenaient. Une heure plus tard, Jacky et Serge se préparaient dans un sas de la zone sans gravité. La précision avec laquelle Serge demanda à Jacky des renseignements concernant le travail qu'ils allaient effectuer, aurait suffi à calmer les doutes du plus sceptique. Mais Jacky s'était déjà fait son opinion sur le gosse et n'avait pas besoin d'être rassuré. Deux hommes arrivèrent avec un container cubique de un mètre de côté qui semblait très massif et qui contenait le mécanisme à changer. Ils prièrent Jacky encore une fois de renoncer à son projet. Mais ce dernier ne changea pas d'avis.

Sa combinaison, trop large, gênait Serge dans ses mouvements. Néanmoins, plus grand et en meilleure condition physique qu'à l'époque de ses stages, Serge était optimiste, malgré la peur qui lui nouait le ventre. Serge passa mentalement la check-list de son équipement. Il remarqua l'absence d'un filin individuel de sécurité, en plus de ceux qu'ils utiliseront pour déplacer la pièce de rechange. Il repéra dans une armoire deux enrouleurs avec chacun cent mètres de câble qui feraient l'affaire et qu'il partagea avec Jacky. Il attachait le sien sur sa hanche à un mousqueton qui était destiné à tenir les outils.

Le coeur battant, Jacky et Serge franchirent le sas en poussant le matériel devant eux. Serge resta avec l'équipement, pendant que Jacky tendait un filin entre le sas et l'antenne. Un fois en place, Jacky enroula le câble, entraînant la pièce de rechange. Serge de son côté maintenait la traction dans le câble. Lorsque leur fardeau fut à proximité de l'antenne, ils laissèrent le câble en place et Serge rejoignit son compagnon de plongée.

A l'aide des ventouses magnétiques intégrées dans son équipement, Serge rampa le long de la coque comme l'avait fait Jacky un peu plus tôt. Il était en sueur quand il arriva auprès du marin. Jacky plaisanta devant le visage rouge du garçon, mais visiblement lui aussi avait souffert comme en témoignait les cheveux collés autour de son visage.

Ils travaillèrent une heure complète pour échanger les deux éléments, non que le montage était complexe, mais qu'il fallait assurer tous les mouvements. Heureusement, la structure en treillis de l'antenne offrait de nombreux appuis.

Jacky s'écarta de l'antenne pour l'essai. Le poste de pilotage confirma l'ordre de déplacement, mais l'antenne refusa de bouger. Serge désigna un câble qui flottait à proximité du moteur principal. Jacky acquiesça et rampa jusqu'au mécanisme. Il y eut une étincelle au moment où il connecta le câble. L'antenne se mit en mouvement. Pendant un

instant, elle cacha Jacky de la vue de Serge. Il y eut un cri à la radio. Serge se déplaça le long du mat de l'antenne. Mais Jacky avait disparut.

- J'ai lâché prise. Au secours, faites quelque chose.

Serge grimpa aussi vite qu'il put. Se retenant par les pieds, il tendit les deux mains vers l'homme qui dérivait en tournoyant, mais déjà il était hors d'atteinte et disparaissait de la lumière des projecteurs.

- Allumez votre lampe je ne vous vois plus, supplia Serge qui essayait de percer l'obscurité de l'espace.
- Serge, lance lui un filin, cria une voix provenant du Thérésia.

Mais sans masse à son extrémité, le filin ne pourrait pas se tendre. Et la seule masse dont Serge disposait à porté de la main était son propre corps.

La lampe de la combinaison de Jacky venait de s'allumer. Il se trouvait déjà à une dizaine de mètres, sans doute repoussé par des charges électriques de même signe. Serge ne réfléchit pas. Sa décision était déjà prise. Il attacha l'extrémité du filin à la structure du mât, attacha son harnais de sécurité à l'enrouleur et se jeta à la suite du marin.

Serge avait éteint sa radio qui débitait un flot incohérents d'ordres contradictoires. A travers sa combinaison, il entendait le câble qui se déroulait. Il se rapprochait de Jacky rapidement. Mais le saut de Serge manquait de précision, il allait manquer sa cible de trois mètres. Serge resta très calme. Il s'agissait d'une manoeuvre qu'il avait exécutée maintes fois lors des stages.

Il laissait le câble filer entre ses doigts, les bras tendus vers le scaphandre de Jacky. Quand il arriva à la même hauteur que son compagnon, il serra et bloqua le câble dans ses mains. Comme un pendule à l'extrémité de son balancier, Serge se mit à décrire un arc de cercle au bout du câble tendu. Quand il percuta Jacky, celui-ci lui tournait le dos. Serge lâcha le câble et s'agrippa de toutes ses forces à la combinaison du marin. D'une main hésitante, il chercha le frein de l'enrouleur du filin. Un bruit mat. Il eut juste le temps de ramener sa main autour du marin. Le câble en fin de course s'était tendu brutalement.

Le choc fut tel qu'il arracha l'enrouleur de la combinaison de Serge, emportant un morceau du revêtement à la hanche. Un sifflement. L'air n'arrivant plus aux poumons. L'accident tant redouté. Serge perdit connaissance mais ses muscles se raidirent autour du marin ne le laissant pas échapper.

L'enrouleur tint le second choc, lorsque le harnais de Serge se tendit. Jacky criait de joie dans sa radio.

- Il l'a fait. Le gosse m'a rattrapé.

Puis il se tut quand il sentit l'étreinte du garçon se relâcher. Il lui prit un bras et se retourna pour faire face. A travers le casque, il vit le visage du garçon inconscient, du sang s'écoulant par le nez et formant de grosse gouttelettes.

Il attacha le harnais de Serge à sa propre combinaison et se hissa à toute vitesse le long du câble en lançant ses ordres à la passerelle où régnait toujours la confusion la plus totale. Jacky réintégra le sas en moins de cinq minutes. A l'intérieur, la mère de Pierrot attendait avec sa trousse d'urgence. On enleva d'abord le casque de Serge.

- Il vit, dit tout simplement la femme quand elle put prendre le pouls dans le cou du garçon.

Cinq marins dépouillèrent Serge en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, faisant sauter les coutures, quand les joints résistaient. La combinaison au moment de la dépressurisation avait injecté automatiquement à l'endroit de la déchirure une mousse qui se solidifie instantanément. Ainsi en moins d'une demi-seconde, la déchirure avait été colmatée. Mais ce n'était pas sans certains inconvénients, car il s'agissait bien là de la protection ultime pour éviter la mort. Les hommes eurent des difficultés à faire sauter la gaine de protection qui s'était formée autour de la hanche droite et de la cuisse du garçon. Il était heureux que Serge, encore imbibé de ses connaissances théoriques, ait pensé à revêtir les sous-vêtements de protection évitant les brûlures dues à la chaleur lors de la transformation de la mousse en solide.

Serge se réveilla à l'infirmerie.

Il avait mal à la tête. Il sentait ses muscles engourdis. Et le plus spectaculaire, mais le moins douloureux, était sa peau devenue rouge. Sous l'effet de la dépression et pendant que les appareils de la combinaison rétablissaient la pression, une partie des capillaires qui irriguent la peau avaient eu le temps d'éclater. Mais après tout, il se sentait plutôt bien. Comme il était seul, il se leva et fit le tour de la pièce. La mère de Pierrot entra sans doute alertée par les machines du réveil du garçon.

– Recouche-toi. Tu n'es pas en état de te lever.

Serge ne se sentait pas du tout gêné. Il avait oublié qu'il était nu. Ignorant l'ordre du médecin, il demanda:

– Comment va monsieur Jacky?

La mère de Pierrot le força à se recoucher.

– Est-ce qu'il est resté là-bas?

Elle prépara une dose de sédatif.

– Tu as besoin de dormir.

Elle fit l'injection.

– Répondez-moi, insista Serge.

– Ne t'inquiète pas. Dors. C'est lui qui t'a ramené.

Et Serge s'endormit à nouveau, soulagé.

Serge dormit une vingtaine d'heures au total. Lorsqu'il s'éveilla pour la seconde fois, Pierrot lisait un roman et sursauta quand il lui dit bonjour. Pierrot le questionna en détail sur la sortie dans l'espace et le sauvetage de Jacky, les yeux pétillaient de jalousie, mais aussi de fierté d'avoir un copain aussi formidable.

Un peu plus tard, quand il entra dans le réfectoire, l'équipage au grand complet se leva et applaudit spontanément le jeune héros. Serge fut gêné, mais s'il rougit personne ne fut capable de le remarquer à cause de la couleur de sa peau. Il fut invité à manger à la table du commandant avec Jacky et les officiers. Il apprit que la réparation avait fonctionné et que le Thérésia était à nouveau en route.

Dans les jours qui suivirent, Serge insista pour reprendre son travail. Chacun était d'un gentillesse extrême et voulait que le garçon se repose, bien que lui-même se sentait en

pleine forme. Serge trouva cette situation un peu injuste pour le petit passager qui avait tellement souffert les semaines précédentes.

Comme dorénavant Serge bénéficiait de plus de loisir, il en profita pour reprendre ses études. Le programme fut un peu étonné du regain d'enthousiasme de son élève. Néanmoins, il le gronda pour l'avoir négligé aussi longtemps.

VII. Mitchida

Le Thérésia se plaça en orbite autour de Mitchida avec seulement un jour de retard. A bord, l'activité était à son comble. Chacun aidait de son mieux au rangement du quartier d'équipage, car, pour accoster à la station orbitale, on doit immobiliser l'anneau qui procure la gravité artificielle. Il s'agit là d'une mesure de sécurité obligatoire, quel que soit le navire concerné.

A la passerelle, le commandant supervisa la manoeuvre d'approche avant la prise en charge par le pilote de la station. Les remorqueurs assurèrent la dernière phase de l'accostage. L'équipage fut tout de suite mis au travail pour décharger les gigantesques cales du Thérésia. Le navire fut littéralement éventré, la coque ouverte en deux. Chacun s'acquittait parfaitement de son travail, sans gestes inutiles.

Pierrot avait aidé pendant toute la durée de la manoeuvre. Tantôt dans la cabine d'un des deux ponts roulants du Thérésia pour contrôler avec deux autres marins le mouvement des pinces. Tantôt dans les soutes, équipé de sa combinaison pour regrouper les plus petites charges en vue de leur enlèvement. Après cinq heures d'un travail continu, Pierrot parmi les premiers put rejoindre sa cabine. Serge n'était toujours pas rentré, mais il s'endormit sans se poser de questions.

Le lendemain, quelque peu désorienté par cette première nuit en apesanteur, Pierrot mit un certain temps à sortir de son sac qui remplaçait leur couchettes classiques. Il fut tout étonné de retrouver le lit de son ami intact. Inquiet, craignant un nouvel accident, il s'habilla en hâte. Coincé entre les vêtements de Serge, une lettre dépassait. Intrigué, il prit l'enveloppe. L'écriture de Serge disait simplement:

« *A Pierrot et à l'équipage du Thérésia.*

Pierrot était soulagé. Mais il avait pensé qu'ils étaient amis et fut déçu du comportement de son ami: Serge ne l'avait pas mis au courant de ses projets. Il lut la lettre, respirant plus fort pour soulager la boule qui s'était formée dans sa poitrine.

« *Pierrot,*

« *Excuse-moi de partir comme un voleur. Mais je dois absolument continuer mon voyage et je ne voulais pas t'attirer des ennuis. J'espère que tu me comprends.*

« *Remercie de ma part l'équipage pour sa gentillesse des derniers jours. Je pense que nous nous rencontrerons encore sur les routes de l'espace. Je pourrai te donner plus de détails.*

« *Au revoir,*

« *Serge Dalenor*

« *Post-scriptum: J'ai emprunté une combinaison spatiale. Vous pourrez la récupérer sur la station Saint Hubert.*

Le commandant ne fut pas étonné.

- J'avais remarqué la disparition de son passeport. Mais c'était hier et je n'y ai plus pensé, expliqua-t-il.

Pierrot avait apporté la lettre le matin même. De toute façon, Serge avait filé et n'avait plus besoin qu'on le couvre. Jacky, qui était tout de suite venu aux nouvelles, lisait la lettre et commenta sans lever les yeux:

- Avec tout ce que nous avons vécu ensemble, il n'a mis personne au courant de ses projets. Il est parti comme il est arrivé. Discrètement, sans un mot d'explication. Le plus drôle, c'est qu'on ne sait rien de lui, si ce n'est son nom.

Pierrot entendant la peine dans la voix de l'homme. Il n'était pas le seul à avoir été déçu par le départ de Serge. Il se tourna vers le commandant et posa la question qui lui brûlait les lèvres:

- Qu'allez-vous faire maintenant?

Le commandant réfléchit.

- J'ai déjà envoyé un message à ses parents sur Mitchida. Ils vont certainement me demander des comptes. Je dois déclarer sa disparition aux autorités de la station. J'aurais préféré que les choses se passent autrement. A cause de sa fuite, il sera arrêté et nous ne pourrons plus rien faire pour lui.
-

Serge avait quitté le Thérésia dix heures plus tôt.

Il était sorti du Thérésia par le sas donnant accès aux soutes. L'animation était telle que personne ne le remarqua. Il se hissa le long des câbles jusqu'à un autre sas de la station Saint Hubert. Il défît et rangea son équipement comme n'importe quel voyageur ou docker. Il se déplaça le long des rampes et arriva rapidement dans le volume central de la station.

Il s'agissait d'un énorme cylindre creux dont les dimensions étaient telles qu'on avait l'impression de se trouver à ciel ouvert. Ici aussi, la force centrifuge communiquait une pesanteur artificielle.

En faisant attention, Serge pouvait apercevoir les rues, les constructions, les véhicules et les gens qui se trouvaient au dessus de lui de l'autre côté du cylindre. Il se rendit dans le hall de départ des navettes de liaison avec la planète Mitchida.

Serge forma un numéro d'appel en PCV pour Santa Fé sur la planète. Il enregistra un message et attendit environ une minute avant de recevoir l'accusé de réception. Le message avait été retourné avec la mention "Numéro inconnu ou destinataire non disponible". Serge crut qu'il s'était trompé. Il reforma le numéro deux fois de suite, sans autres résultats. Le garçon ne comprenait plus. Si son père était sur Mitchida, le numéro d'appel de son vaisseau devait répondre.

Il se remémora la dernière lettre de son père où il annonçait qu'il allait faire escale à Santa Fé sur Mitchida pour une longue période. Son vaisseau, le Velex, allait subir des transformations importantes. Serge vérifia la date et constata qu'il restait cinq jours avant le départ tel qu'il était annoncé dans la lettre.

Comme le Velex était en cours de transformation, Serge pensa que l'équipement de transmission était temporairement en panne. Cela signifiait qu'il était bloqué sur la station, avec l'équipage du Thérésia qui n'allait pas tarder à signaler sa disparition. Il devait à tout prix rejoindre Mitchida par ses propres moyens.

Une file s'était formée et grandissait devant une des portes d'embarquement. Le panneau indicateur annonçait le départ imminent pour Santa Fé. Il s'agissait là d'un coup d'audace. Mais quel qu'en serait le dénouement, il arriverait de toute manière sur Mitchida. Serge s'inséra dans la file. Il se plaça au milieu entre deux couples qui avançaient côte à côte. De part et d'autre de la porte d'accès, une hôtesse et un steward arrachaient les coupons des billets. Quand il arriva à leur hauteur, chacun pensa que le garçon se trouvait avec le couple qui était contrôlé par l'autre et Serge passa sans problème.

Serge suivit un des deux couples jusque dans la cabine. Il régnait une certaine confusion, les uns cherchant leur place, les autres rangeant leur bagages ou bavardant en obstruant le passage. Serge savait qu'une fois les passagers à leur place, on procéderait au comptage. Il s'avança le long des sièges, cherchant fébrilement une cachette. Il se mit à transpirer tandis que la cohue se calmait autour de lui. A court d'idée, il remonta vers l'arrière où se trouvaient les toilettes. Il y en avait deux mais elles étaient occupées.

Derrière lui, un homme d'un certain âge, cherchait une place dans un des placards pour prendre son pardessus. Il ouvrit le premier. Les vêtements suspendus sur deux niveaux étaient serrés les uns contre les autres. Il referma celui-là et ouvrit le second dans lequel la situation était bien pire. Il hésita et revint vers le premier, visiblement contrarié, pour finalement y glisser son vêtement.

Cela donna une idée à Serge. Il ouvrit le second placard dont la porte le cachait du couloir. Il jeta un coup d'oeil du côté des toilettes et se glissa derrière la rangée de vêtements. Malheureusement, gêné par sa position étroite, il était dans l'impossibilité de refermer le placard. Quelques minutes plus tard, une hôtesse claqua la porte en maugréant. Serge était pour le moment invisible.

L'espace dont disposait Serge était vraiment très petit. Il ne pouvait pas bouger et les premières crampes se firent bientôt sentir. La navette se mit en mouvement. Soudain deux pistons sortirent de la parois pour soutenir les vêtements et éviter qu'ils se détachent une fois en apesanteur. Il y eut une secousse quand l'énorme bras de la station agrippa la navette. Il ralentit progressivement la rotation de la navette par rapport à l'énorme cylindre que formait la station. L'effet de pesanteur artificielle diminua de manière régulière et disparut complètement au moment où la navette fut libérée.

La descente débuta aussitôt. Serge imagina le globe de Mitchida monter vers eux, remplissant lentement toute la vue du ciel. Lorsque l'engin pénétra dans l'atmosphère, toute la cabine se mit à vibrer. C'était particulièrement désagréables pour Serge emprisonné dans son armoire. A l'intérieur de la navette, chacun retrouvait graduellement son poids. Dehors, le revêtement s'échauffait. Malgré l'isolation, Serge eut l'impression qu'il faisait de plus en plus chaud, à moins que ce ne soit l'air qui se faisait rare à l'intérieure du placard.

L'attente fut infernale. La descente sembla interminable. Serge ne voyait plus le temps avancer. Les minutes s'étaient allongées comme pour le faire souffrir plus longtemps dans cette position. Il imagina une loi de relativité où le temps ne dépendait plus uniquement de la vitesse, mais aussi de la quantité de douleur, filant rapidement quand on était heureux, ralentissant progressivement avec la souffrance, pour stopper brutalement dans la mort.

La navette toucha le sol assez lourdement. Voyant la fin de son calvaire, Serge se demanda comment il allait pouvoir sortir d'un aéroport dont il ne connaissait rien. Il se glissa en dessous des vêtements qui étaient toujours maintenus par les pistons. Il entrebâilla

la porte et regarda par la fente. Personne. Il ouvrit la porte et attendit. La navette roulait sur la piste jusqu'au satellite de débarquement. Toujours aucune réaction dans la cabine. Serge se glissa hors de sa cachette à l'abri de la porte. Il se redressa pensant ne pas avoir été vu. Il avait l'intention de se cacher dans les toilettes jusqu'au moment du débarquement.

La porte fut poussée. Serge s'écarta et vit le steward l'agripper et le pousser à l'abri des regards. Il le coinça contre un mur. Il le regarda en silence droit dans les yeux. Puis soudain il se mit à le fouiller. Serge se laissa faire, un peu pâle. A part les vêtements du Thérésia, Serge n'avait avec lui que les précieuses mémoires et son passeport que l'homme examina et garda.

– Tu n'es déjà pas un voleur.

Serge n'avait même pas songé à prendre de l'argent dans les manteaux et les vestons qu'il avait eus à portée de main. Il s'en félicita car cela n'aurait fait qu'aggraver la situation. L'homme le poussa sans ménagement dans une des toilettes et l'enferma à clef.

Serge était honteux. Assis sur le pot, la tête coincée dans les mains, il se torturait l'esprit. Il aurait dû mieux préparer son expédition et ne pas sortir de sa cachette. C'était trop injuste d'avoir fait tout ce chemin pour terminer aussi bêtement. Pourtant ce voyage à bord de la navette n'aurait pas été nécessaire s'il avait pu contacter son père. Il était sûr qu'il ne l'aurait pas laissé là haut. Mais pourquoi le Vexel n'a-t-il pas répondu? Cela ne cachait-il pas autre chose? Serge se mit à douter. Il avait la mauvaise impression que, si tout avait marché jusqu'à maintenant, c'était uniquement pour l'amener plus loin de sa maison et qu'il allait se retrouver seul sur Mitchida.

Dehors le débarquement était terminé. Serge espéra qu'on l'ait oublié et se mit à inspecter la porte en espérant pouvoir l'ouvrir de l'intérieur. Il entendit bientôt deux personnes s'approcher. Une clef dans la serrure. La porte s'ouvrit.

– Le voilà, dit le steward en s'adressant à un homme en costume et cravate dont le badge annonçait qu'il représentait la compagnie qui exploitait la navette.

– C'est tout de même incroyable. Comment avez-vous pu laisser faire une chose pareille?

– Les navettes sont surchargées. Nous ne sommes plus assez nombreux pour assurer l'accueil et le service à bord. Nous faisons ce que nous pouvons.

L'homme saisit Serge par l'épaule.

– Expliquez-moi comment font les autres compagnies?

Ils discutaient et ne prêtaient guère attention au garçon. Malgré cela, ils ne lui laissaient aucune chance de s'échapper. Ils sortirent de l'avion et remontèrent le couloir articulé jusqu'à l'intérieur du bâtiment. Deux hommes en uniforme, armés, les attendaient à la sortie. Le steward leur tendit le passeport et leur confia le garçon, sans qu'un mot ne fût échangé. Serge fut conduit dans un bureau du bâtiment principal et fut à nouveau enfermé seul.

Il examina la pièce. Une table, deux chaises. Une machine à écrire. Un vieux portemanteaux dans un coin prenait la poussière. Il s'approcha de la fenêtre. Il était au premier étage, plus de cinq mètres au dessus de la chaussée. En face, il apercevait la sortie du hall d'arrivée où une foule importante se bousculait à la recherche d'un bus, d'un taxi ou d'un ami. Serge considéra sa liberté si proche et pourtant inaccessible.

Serge resta seul longtemps. Le soleil de Mitchida monta jusqu'à son zénith et était en train de redescendre quand un gros homme entra. Il faisait chaud et il transpirait abondamment. A la vue du garçon, il sourit d'une façon que Serge n'aimait pas. L'obèse prit une chaise et s'assit juste à côté de lui. De près, il était encore plus vilain. La peau grasse, les pores dilatés, le visage sans traits, comme une poupée trop gonflée.

L'homme questionna Serge, mais ce dernier refusa de répondre. Par dépit, il énonça tout ce qu'ils savaient de lui. pour ainsi dire rien du tout à part son nom et sa planète d'origine. Ils désiraient savoir comment il était arrivé jusqu'ici et qui l'accompagnait. Serge pensa intérieurement que l'équipage du Thérésia n'avait pas encore annoncé sa disparition. Pourtant, Pierrot avait dû trouver sa lettre maintenant. L'homme expliqua quelle allait être la vie du garçon s'il s'obstinait dans son silence. Il décrivit les maisons de correction et les droits des pupilles de l'état. Serge refusait de regarder l'homme et contemplait une tache d'humidité au plafond.

– Mais nous ne sommes pas des monstres, dit soudain l'homme d'une voix mielleuse.

Et il ajouta en déposant sa main sur la cuisse de Serge.

– Nous savons même nous montrer très compréhensif pour ceux qui ont de la bonne volonté.

Serge se raidit, refusant de comprendre de quelle bonne volonté il s'agissait. Pourtant la main moite du gros homme remonta résolument le long de la jambe vers le sexe du garçon.

Serge se leva et se mit hors de portée de l'homme.

– Allons, sois raisonnable. Je peux faire beaucoup pour toi. Je peux même te rendre la liberté.

Il se leva et avança vers Serge. Le garçon recula et fut acculé dans un coin de la pièce.

– Laisse-toi faire, mon garçon.

Serge se sentait impuissant. Il ferma les yeux pour ne plus voir cette affreuse montagne de graisse. Il sentit la chaleur du corps tout proche de sa peau, et le souffle de l'haleine fétide sur son visage. L'homme défit le short qui tomba sur les chevilles de l'enfant. Puis, bouton par bouton, il ouvrit la chemise du garçon qu'il écarta d'un coup le long des bras. Il caressa la poitrine des deux mains, puis il descendit le long des hanches pour faire glisser la petite culotte de Serge jusqu'aux genoux. Serge, toujours les yeux fermés, le sentit s'éloigner et l'entendit soupirer. Brusquement, l'homme revint sur le garçon et l'embrassa violemment.

La peur paralysait Serge. L'homme lui faisait mal et le griffait avec les ongles. Serge résista mais l'homme était plus lourd et beaucoup plus fort. Serge prit appui sur le mur et le repoussa de toutes ses forces. L'homme recula, cogna une chaise, perdit son équilibre et tomba à la renverse. Serge s'empara de la machine à écrire et la souleva au dessus de lui à bout de bras. Il visait la tête de l'homme et ce dernier considéra la menace. Il fit un geste pour se protéger, mais Serge se retourna et lança l'objet de toutes ses forces à travers la vitre. L'homme essaya de se relever. Serge le devança en sautant sur la table puis à travers la fenêtre.

L'homme se précipita juste à temps pour voir Serge lui faire un bras d'honneur. De l'autre côté, de la chaussée, attiré par le bruit de verre, de nombreuses personnes s'étaient

retournées et regardaient la scène. La chemise au vent, Serge s'encourut en réajustant son short. Il avait perdu son passeport, mais, fidèlement pendu à son cou, les mémoires de son programme d'études étaient toujours là.

Serge courut droit devant lui, changeant fréquemment de direction, abandonnant la chaussée courant à travers champs, jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. Il se cacha dans une vieille remise, à l'entrée d'un potager abandonné. Il était en sueur, essoufflé. Il examina son corps et fut tout surpris de ne pas trouver la moindre égratignure. Ses aventures spatiales l'avaient jusqu'à maintenant habitué à plus de blessures.

Au même instant Pierrot découvrait la lettre de son ami.

VIII. Le Valex

Serge se reposa et attendit la nuit. Mitchida possède deux lunes qui éclairaient la campagne de leur lumière argentée. Serge n'avait aucune connaissance de Mitchida. Néanmoins, il savait le nom des ateliers et l'endroit où son père avait l'intention de faire les travaux sur le Valex. Serge revint donc le long de l'autoroute, guidé par l'éclairage. Il marcha longtemps avant de trouver un panneau indicateur. Les installations aérospatiales de Santa Fé avaient été regroupées en deux zones. Malheureusement, celle qu'il avait quitté n'était pas la bonne. L'autoroute semblait traverser Santa Fé de part en part pour lier les deux centres. Il suivit l'autoroute à pied, un peu à l'écart dans les champs. De cette manière, il échapperait aux recherches éventuelles sans pour autant se perdre. Il marcha toute la nuit. Au petit matin, transis de froid, épuisé, il n'avait pas parcouru la moitié de la distance qui le séparait de Santa Fé. Il n'osait pas envisager la suite de son périple. Il redescendit le long de l'autoroute pour faire de l'auto-stop, si c'était possible.

Les voitures étaient rares et se contentaient de faire un écart en arrivant à sa hauteur. Serge profita de cette période pour inventer une histoire convaincante à raconter aux automobilistes. Le trafic devint plus dense. Une voiture s'arrêta après une heure. Serge qui commençait à désespérer et à avoir faim, se demanda d'abord tout étonné si on s'arrêtait bien pour lui. Il courut vers la voiture. L'homme se pencha pour ouvrir la portière.

- Je vais jusqu'au chantier de construction aérospatiale, expliqua Serge.
- Je ne vais pas aussi loin, mais je peux te déposer dans le centre.

Serge remercia et entra dans la voiture. L'homme démarra. Serge songea qu'en moins de vingt minutes, il allait faire l'équivalent d'une nuit de marche. Néanmoins, il profita du moment pour reposer ses jambes et se réchauffer.

Serge décida de rester muet et de ne donner d'explication que si on lui en demandait. L'homme le regarda à deux reprises. A son expression, Serge devina qu'il ne devait pas sentir bon. Le conducteur considéra d'abord la terre séchée sur les chaussures et les jambes du garçon. Ensuite, il sembla fort intrigué par le pendentif que Serge portait à son cou.

- D'où viens-tu? Tu as un accent étranger.

Serge avait tout à fait oublié cette particularité. Chaque planète, malgré les échanges fréquents, développaient un accent et un vocabulaire qui lui était propre. Serge ne pouvait pas cacher son origine.

- Je viens de Terranova.
- La terre nouvelle. Tu en as de la chance. C'est une des planètes les plus réussies depuis le début des colonisations. Qu'est-ce que tu portes à ton cou?

Serge sortit une des mémoires de leur gaine protectrice en la faisant miroiter dans le soleil. Il expliqua la fonction du programme. L'homme fut impressionné, car, ayant lui-même quatre enfants, il connaissait le prix et la valeur d'un programme d'éducation personnalisé. A cause de cet intérêt, Serge décida de ne plus jamais parler de son seul bien. Il avait déjà d'autres soucis en plus de susciter la jalousie et la convoitise des gens. Serge essaya de changer de sujet et questionna l'homme sur son travail. Peu de temps après, le chauffeur le déposa et lui conseilla un endroit où il aurait plus de chance pour faire du stop.

Serge avait faim. Il profita de son passage en ville pour trouver quelque chose à manger. En se début de journée, les rues grouillaient de monde. Quelques snack, ouverts malgré l'heure matinale, annonçaient un petit déjeuner copieux et répandaient dans la rue des odeurs d'oeufs frits et de croissants chauds. Serge se mit à saliver, mais il n'avait pas d'argent. Il n'avait pas d'autre solution que de mendier. Il accosta les gens en expliquant qu'il n'avait plus rien avalé depuis la veille. Certains feignaient de ne pas le voir. D'autres le dépassaient en hochant la tête, parfois se retournant pour voir une dernière fois la misère d'un enfant pourtant si mignon. Serge reçut tout de même une pièce dont il ne connaissait même pas la valeur. Il allait continuer quand il sentit quelqu'un derrière lui. Il pencha la tête et vit le pantalon d'un uniforme. Il s'encourut sans demander son reste. Il jeta un coup d'oeil par dessus son épaule et vit le policier éclater de rire.

Serge s'arrêta un peu plus loin et examina la pièce qu'il avait reçue avec plus d'attention. Elle ne constituait pas le dixième des sommes annoncées aux vitrines pour une malheureuse couque. En face de lui, un homme poussait une charrette à bras en vendant des pains fourrés. Deux clients engloutissaient chacun un énorme sandwich. Soudain l'un fit signe à son compagnon en montrant l'heure. Ils jetèrent leurs pains dans une poubelle à proximité et partirent d'un pas rapide. Le garçon les regarda s'éloigner. Puis il courut vers la poubelle qu'il fouilla pour retrouver les deux pains. L'homme à la charrette le regarda d'un air désapprobateur. Mais Serge s'en moquait. Il nettoya les pains des crasses qui s'y étaient collées. Il salua l'homme d'un geste et reprit sa marche vers le chantier aérospatial.

Il quitta la ville à pied. Malheureusement, personne ne s'arrêta pour le prendre. Visiblement, les habitants de Mitchida étaient hostiles à toute forme de mendicité. Par deux fois, il faillit se faire surprendre par des voitures de police, mais il les vit à temps et put se cacher. Il fut bientôt trop fatigué. Il s'endormit dans un bouquet de buissons séchés par le soleil sur le bord de l'autoroute.

Il se réveilla en sueur à cause de la chaleur. Le soleil était à son zénith et brûlait la campagne. A travers le feuillage, Serge sentait la morsure de l'astre sur sa peau. Lorsqu'il quitta la protection de l'arbuste, l'impression de chaleur fut presque insoutenable. Avec une loque poussiéreuse trouvée sur le bord du macadam, il se confectionna un chapeau pour se protéger la tête.

Le trafic routier s'était clairsemé à l'approche des heures les plus chaudes de la journée. Quelqu'un embarqua Serge sur une dizaine de kilomètres. Puis une autre sur une vingtaine. Mais il dut faire le restant à pied ce qui fit une distance à peu près équivalente.

Dans la soirée, Serge était littéralement brûlé par le soleil. Son visage, ses bras, ses cuisses n'étaient plus qu'un seul coup de soleil, jusqu'à ses épaules qui, malgré la protection de sa chemise, n'avaient pas été épargnés. Ses pieds étaient en sang. Ses jambes lui faisaient horriblement mal et chaque pas lui demandait un effort de plus en plus grand.

Il arriva à l'entrée de l'enceinte qui entourait le chantier. Le garde à l'entrée le regarda d'un air bizarre en écoutant ses explications. L'homme interrogea son chef par téléphone.

Mais lorsqu'il revint, le gosse avait disparu. Il haussa les épaules et signala à l'équipe mobile la présence d'un enfant dans les installations.

Serge trouva encore la force de courir le long des gigantesques hangars qui abritaient les machines de l'espace. Il décompta les numéros, le coeur battant. Il avait oublié la fatigue et les coups de soleil. Il ralentit. Derrière cette porte qui portait le numéro 20, il savait que reposait le Velex, le vaisseau de son père. Il retint sa respiration et repoussa le battant.

Devant lui, le hangar était vide. Le vaisseau de son père n'était pas là. Il resta un instant sans comprendre. Puis comme un fou, il courut hors du bâtiment pour inspecter les autres emplacements.

Le soleil s'était couché, laissant la place aux deux lunes brillantes de Mitchida.

Le garçon, la tête basse, traînant les pieds, revint dans le hangar 20. Il regarda l'espace vide. Un rayon de lune éclairait du matériel abandonné sur le côté. Serge s'approcha d'un ensemble qui le dépassait de trois fois sa hauteur. Il caressa les tubulures qui réveillèrent en lui des souvenirs anciens. Il reconnut un des propulseurs du Velex.

Un cri de désespoir déchira le silence de la nuit.

IX. De vrais amis

Pierrot était couché dans sa cabine. Il lisait, un livre suspendu en apesanteur au dessus de sa tête. Quelqu'un frappa à la porte. La voix de Jacky s'éleva et lui demanda s'il pouvait lui parler. Pierrot rangea son livre et vola jusqu'à la porte pour ouvrir. L'homme entra.

- Je suis venu pour te parler de Serge, expliqua-t-il.
- Celui-là! fit Pierrot non sans agressivité.
- Tu lui en veux. Qu'est-ce qu'il t'a fait?
- Il se disait mon ami. Il est parti sans me dire au revoir. Il a juste laissé une lettre. Il ne m'a pas fait confiance. J'attendais mieux de sa part.
- Je crois que tu dois lui pardonner. Il a préféré mettre le moins de monde possible au courant de ses projets. N'était-ce pas normal après les menaces qu'avait formulées le commandant à son arrivée? Sais-tu ce qu'il cherchait sur Mitchida?
- Il est sur Mitchida?
- Nous savons qu'il s'est embarqué clandestinement à bord d'une navette qui se rendait à Santa Fé il y a deux jours. Il a été arrêté à son arrivée. Mais il est parvenu à s'enfuir et on a perdu sa trace. Maintenant, il est seul là-bas, sans argent et sans papiers. J'ai le sentiment qu'il a besoin d'aide. T'a-t-il dit la raison de son voyage? Car il avait un but n'est-ce pas?
- Je ne sais rien. Mais de toute façon, je trouve qu'il a fait suffisamment pour nous et surtout pour toi. Je pense qu'il a le droit qu'on le laisse en paix.

Jacky hocha la tête.

- Tu interprètes mal mes intentions. J'ai l'impression qu'il a des difficultés et je veux l'aider.
- Qu'est-ce qui te fait penser à ça?

– Son dernier voyage à bord de cette navette ne lui ressemble pas. En général, il prépare tout avec soin. Pense à la façon dont il est monté à bord du Thérésia. A la façon dont il s'est équipé lors de notre sortie spatiale. S'il n'avait pas pensé à emporter ce filin je ne serais plus là. Le commandant a été formel. Quand Serge s'est introduit dans la cabine pour récupérer son passeport, il a eu la possibilité de voler suffisamment d'argent pour se payer dix aller-retour vers Santa Fé. S'il a quitté le Thérésia sans bagages et sans argent, c'est qu'il pensait ne plus en avoir besoin.

– Tu crois que quelque chose n'a pas marché comme il l'espérait.

– Je crois même qu'il s'agit d'un rendez-vous manqué.

Devant le regard interrogateur du garçon, il ajouta:

– J'ai mené ma propre enquête. Il a lancé trois appels vers un même numéro à Santa Fé, mais sans réponse.

Il sortit de son portefeuille trois petits cartons.

– J'ai retrouvé ces souches à côté d'un terminal de communication à proximité de la porte d'embarquement de la navette qui a amené Serge à Santa Fé.

– Comment peux-tu être sûr qu'il s'agit bien des appels qu'il a formé?

– D'abord une intuition: l'heure du dernier appel précède de dix minutes l'heure d'embarquement. Ensuite, le numéro que Serge a formé possédait la clef d'appel des vaisseaux spatiaux. Tu te souviens que le père de Serge pilote un vaisseau spatial. Pour finir, j'ai interrogé la banque de données de Port Saint Hubert. Serge a essayé par trois fois d'appeler un vaisseau dont le nom est Vexex, immatriculé sur Terranova. Et tu ne sais pas le plus beau?

Pierrot était suspendu aux lèvres de Jacky. Il hocha la tête pour demander la suite.

– Le propriétaire de ce vaisseau s'appelle Georges Dalenor. Le père de Serge.

Après un moment de réflexion, Pierrot ajouta:

– Serge ne me l'a jamais dit explicitement. Mais il m'a semblé comprendre qu'il désirait rejoindre son père.

– Que t'a-t-il dit d'autre?

– Il entretient une correspondance régulière avec son père. Il m'a parlé du Vexex et du projet de son père de l'équiper avec des propulseurs modernes...

– Où ça? Sur Mitchida?

– Je ne sais pas. Il ne me l'a pas dit. Mais il parlait au présent.

– Pierrot. Veux-tu m'aider à le retrouver?

Le commandant ne voulait pas les laisser partir. Il prétextait qu'il ne pouvait pas se séparer de son meilleur technicien, juste pendant les préparatifs d'une traversée importante. Mais l'équipage appuya la proposition de Jacky et le commandant n'eut plus qu'à s'incliner.

Le Thérésia allait encore rester un peu plus de quatre vingt dix heures à quai pour subir quelques réparations et assurer le chargement de la nouvelle cargaison. Jacky et Pierrot devaient être de retour 20 heures avant le départ. Le commandant fut catégorique et Jacky dut se plier à cette exigence.

Ils prirent la première navette pour Santa Fé, qui par chance était la même que celle empruntée par Serge. Une fois à terre, ils commencèrent par questionner le steward, le responsable de la compagnie, puis les trois policiers qui avaient été en contact avec Serge. En sortant du bureau du chef de la sécurité qui leur avait donné le passeport de Serge sans autre formalité que leur promesse de le rendre au garçon, Pierrot commenta:

- Je déteste cet homme. As-tu vu comment il m'a regardé? En plus, il est horriblement gros...

Un taxi les conduisit aux chantiers aérospatiaux de Santa Fé. C'était une industrie importante sur Mitchida. Les ateliers et les hangars couvraient une surface impressionnante. Ils passèrent la journée dans les bureaux de tous les entrepreneurs susceptibles d'avoir effectué les travaux sur le Valex. Ils finirent par découvrir que le Valex avait été remis à neuf par la plus grande compagnie de Mitchida. Jacky siffla entre ses dents:

- Leurs affaires marchent bien à Serge et à son père. Ils se sont offert deux propulseurs ultramodernes, qui n'équipent même pas encore les nouveaux modèles de vaisseaux.

Pierrot se pencha sur le dossier que tenait le mécanicien et remarqua en montrant la date:

- Mais les travaux sont terminés depuis une semaine. Cela fait...

Pierrot fronça les sourcils pour réfléchir.

- Le père de Serge a quitté le chantier trois jours avant notre arrivée à port Saint Hubert.
- Mais alors, où est le Valex?

Un peu plus tard, le contrôle spatial de Mitchida confirma que le Valex avait définitivement quitté Mitchida à la date annoncée par les dossiers de l'entrepreneur. Pierrot et Jacky étaient donc sûrs que Serge se trouvait toujours à Santa Fé puisqu'il n'avait pas pu rejoindre son père. Il se faisait tard. Ils se prirent une chambre dans un hôtel confortable de Santa Fé. Ils mangèrent au restaurant de l'hôtel. Pierrot n'avait pas d'appétit et jouait distraitement avec le couteau dans son assiette.

- Tu ne manges pas. Ca ne te plaît pas? s'inquiéta Jacky.

Pierrot déposa son couteau et leva les yeux vers son ami.

- Je pensais à Serge. Que va-t-il devenir si on ne le retrouve pas?
- La police le retrouvera et on le renverra chez lui.
- Te souviens-tu de ce qu'avait dit notre commandant au moment où on l'a trouvé? Il devra rester sur Mitchida si sa mère refuse de payer son voyage de retour.
- Il n'y a aucune raison...
- Si Serge est parti de chez lui, c'est qu'il avait ses raisons.
- Ne te tracasse pas pour Serge. Il s'en est sorti jusqu'à maintenant. Je ne serais pas étonné qu'il ait vendu son fameux programme d'éducation et qu'il soit déjà sur les traces de son père.
- Tu penses qu'il aurait déjà quitté Mitchida?

Pierrot oscillait entre le réconfort de cette perspective et le regret de ne plus revoir son ami.

- C'est une possibilité à envisager. Demain nous irons voir les agences de voyage de Mitchida et les revendeurs de programme d'éducation.

Pierrot ne put retenir un bâillement. Tout deux étaient un peu étourdis par l'animation perpétuelle de la ville et la quantité de monde qu'ils avaient croisé pendant la journée. Jacky mit Pierrot au lit. Couché dans l'obscurité sur son propre lit, il attendit que le garçon s'endorme, puis il se glissa hors de la chambre, un soulier dans chaque main. Au garçon d'étage, il donna un gros billet pour veiller sur le sommeil de Pierrot.

Il passa une bonne partie de la nuit à patrouiller aux alentours des chantiers de Mitchida, questionnant les gens qu'il croisait et dont le nombre le stupéfiait. A croire que l'on ne dormait jamais sur Mitchida! Il retourna à l'hôtel vers quatre heures du matin. Pierrot gronda au moment où Jacky entra dans la chambre, mais il ne se réveilla pas.

Le lendemain, ils se levèrent peu avant le lever du soleil et retournèrent sur les chantiers pour inspecter le hangar où les travaux du Vexel avaient été effectués. Ils questionnèrent les gardes qui ne furent d'aucune aide. Le chef cependant s'est souvenu d'un incident qui avait eu lieu un soir, deux jours plus tôt. Un enfant avait franchi la barrière, mais les équipes mobiles ne l'avaient pas retrouvé. Cet incident n'avait même pas fait l'objet d'un rapport. Il les envoya directement auprès de l'homme qui était de faction cette nuit là.

Le garde était chez lui. Il accepta de les recevoir et de répondre aux questions sans faire de problèmes. Il reconnut sans hésitation Serge sur présentation de la photo du passeport. Mais il ignorait ce qu'était devenu le garçon.

Ayant à peine pris le temps de manger, ils rendirent visite aux agences de voyage de Santa Fé et aux revendeurs de programmes d'occasion. Ils laissèrent le signalement de Serge à un maximum de gens avec un numéro de téléphone à l'hôtel.

Vers la fin de l'après-midi, Pierrot questionna Jacky:

- Comment fait Serge pour échanger des lettres avec son père? Comment peut-il être sûr que les lettres qu'il envoie arrivent au moment où son père fait escale?
- Les postes font suivre le courrier. Les lettres finissent toujours par rattraper leur destinataire.
- Mais alors, la poste pourrait nous dire où se rend le Vexel. Et Serge fera certainement le même chose...

Jacky approuva l'idée du garçon. Ils se rendirent aux deux postes qui étaient spécialisées dans le tri et le suivi des lettres destinées aux voyageurs de l'espace. L'une se trouvait à l'astroport de Santa Fé et la seconde au centre des chantiers aérospatiaux. Cette dernière était tenue par un vieil homme sympathique qui s'intéressa particulièrement au cas de Serge.

Pierrot passa une nuit agitée. Le lendemain soir, ils devaient quitter Santa Fé et ils n'avaient aucune piste. Jacky qui ne trouvait pas le sommeil fit son rapport au commandant dans l'espoir d'obtenir un sursis. Mais l'homme fut insensible aux arguments. Déçu, Jacky patrouilla encore une fois aux alentours des chantiers spatiaux. Il ne revint qu'à l'aube.

Après deux petites heures de sommeil, Jacky, et Pierrot sur ses talons, étendirent leurs recherches aux hôpitaux, puis aux prisons de Santa Fé. Celles-ci étaient largement

surpeuplées. La police nettoyait les rues, mais les autorités ne faisaient rien pour combattre la misère et le chômage qui hantaient les faubourgs de Santa Fé. Pierrot fut particulièrement ému par le nombre d'enfants de son âge arrêtés pour vagabondage ou vol.

Tout ce qui était humainement possible fut fait. Ils ne prirent aucun repos, passant sans cesse d'un bureau à l'autre, luttant contre l'inertie des administrations. Mais en fin d'après-midi, ils furent contraints d'abandonner leurs recherches et ils échouèrent à l'hôtel juste à temps pour prendre leurs bagages avant de se rendre à l'aéroport.

Serge et Jacky attendaient devant la porte d'embarquement. Ils ne disaient rien. Leur déception était trop forte et ni l'un ni l'autre ne désiraient la partager. Ils ne prêtèrent aucune attention à l'hôtesse qui se faufilait entre les passagers. Aussi furent-ils surpris lorsqu'elle les appela:

- Excusez-moi. Etes vous les deux passagers qui se rendent à bord du Thérésia?
- Je suis mécanicien à bord du Thérésia et ce garçon y vit avec sa mère qui est médecin.
- Un homme a fortement insisté pour vous voir avant que vous ne montiez à bord.

Elle les conduisit jusqu'aux postes de douane où Jacky reconnut le postier des chantiers aérospatiaux. L'homme fit de grands signes en les apercevant. Sous le regard suspicieux des douaniers, l'homme expliqua:

- J'ai essayé de vous joindre à votre hôtel toute l'après-midi. Vous n'avez pas reçu mon message?

Jacky hocha la tête.

- Ces imbéciles du comptoir ont oublié de vous le transmettre. Quand j'ai téléphoné tout à l'heure, le réceptionniste m'a dit que vous veniez de partir pour l'aéroport. Je n'ai pas hésité à prendre un taxi et je crois que j'ai bien fait.

Jacky commençait à s'impatienter.

- Je vous remercie. Mais avez-vous des nouvelles?
- Je crois. Le gosse dont vous m'avez montré la photo est venu à mon comptoir cet après-midi pour me confier une lettre...

Pierrot ne tenait plus en place:

- Où est-il?
- Il s'est montré très méfiant et n'a rien voulu me dire. Mais j'ai violé le secret des postes et j'ai ouvert la lettre. Il écrivait à son père pour lui dire qu'il se trouve dans une maison d'accueil des faubourgs...

X. La ferme

Trois jours plus tôt, Serge était sorti du hangar 20 avec le sentiment d'avoir été trahi. Trahi par son père, trahi par l'univers qui avait permis qu'une telle chose puisse se produire. Et finalement, il était en colère contre lui-même pour avoir fait une telle sottise. Il avait gâché sa dernière chance de succéder à son père au commandes du Vexex, car, ici sur Mitchida, il n'avait plus aucune possibilité de terminer ses études et devenir pilote de l'espace.

Il erra dans les ruelles animées malgré l'heure tardive. Les privations des derniers jours, la torture infligée par le soleil et surtout son état de découragement avaient eu raison de ses dernières forces. Ses jambes le soutenaient à peine. Soudain, il sentit sa conscience se dérober. Il ne résista pas et se laissa tomber lourdement.

Quand il se réveilla, le soleil s'était levé depuis trois heures. Il se trouvait étendu sur un matelas malodorant dans une chambre délabrée dont les murs étaient en bois. Des rayons de lumière, visible dans la poussière, traversaient la pièce de part en part, en passant entre les planches mal ajustées.

– Il est réveillé, il est réveillé, cria une petite voix à côté de Serge.

Serge essaya de se relever, juste à temps pour voir disparaître une petite fille dans l'encadrement d'une porte qui n'existait plus depuis longtemps. L'enfant, les fesses à l'air, était uniquement vêtue d'un tee-shirt usé, trop étroit pour elle. Lui-même avait été dépouillé et était complètement nu. Sa peau brûlait tellement qu'il n'aurait pu supporter le contact d'aucun vêtement. Une femme gigantesque, sans âge, apparut quelques minutes plus tard. Serge, gêné, joignit ses mains pour couvrir son sexe. La femme ne remarqua pas le geste. Derrière la femme, la petite fille pouffa de rire.

– Bonjour, garçon.

Elle portait un bol fumant dans une main et dans l'autre une boîte métallique avec un essuie propre plié. Elle s'agenouilla à côté du matelas. Serge se sentait encore faible, mais il se redressa.

– Je crois que tu peux laisser ton petit oiseau respirer, il ne va pas s'envoler. Tiens, bois cela.

Elle tendit le bol en faisant un sourire qui mit tout de suite Serge en confiance. Cette femme avait l'habitude des enfants. Serge but lentement en tenant le bol dans les deux mains. Le liquide était chaud et lui faisait du bien. Dans le fond du récipient, il y avait une variété de légumes que Serge ne connaissait pas mais qu'il trouva très bons.

– Comment suis-je arrivé ici?

La femme ouvrit la boîte en fer blanc et força le garçon à se recoucher.

– C'est mon mari. Il revenait de son travail de nuit quand il t'a trouvé sur le bord de la route. C'est un brave homme. Il travaille dur pour nourrir tous les enfants qu'il a recueillis. Mais toi tu es âgé. Dès que tu iras mieux, il faudra que tu partes. A moins que tu ne veuilles travailler avec nous, évidemment...

– Qu'est-ce que vous faites?

La femme appliquait en quantité une crème épaisse sur la peau du garçon.

– Cela soulagera tes brûlures et hâtera ta guérison. Tu n'es pas d'ici. Tes os sont plus épais. Tu as la peau blanche.

Serge raconta son voyage et son arrivée sur Mitchida. La femme semblait impressionnée par la distance qu'avait parcourue Serge, mais ne se laissa pas attendrir lorsqu'il évoqua la disparition de son père. Elle avait entendu trop d'enfants pleurer à cause de l'enfer que leur faisait vivre des parents indignes. La femme l'abandonna à la garde de la petite fille. Avant de sortir, elle fit une dernière recommandation:

- Vous les garçons, vous ne pouvez pas vous empêcher de faire certaines choses. Je veux bien admettre, mais pas dans la maison, cela sent déjà assez mauvais ainsi. Et si tu touches à une seule de mes filles, je te les coupe, toutes les deux. Compris?

Serge acquiesça, un peu troublé par la franchise crue de sa bienfaitrice. Il avait la peau grasse et collante. Il s'habitua rapidement à l'odeur. Serge se mit à inspecter la chambre. La gamine lui demanda ce qu'il faisait. Il expliqua qu'il cherchait ses vêtements. La petite fille sortit de la chambre en courant et réapparut vingt secondes plus tard avec les affaires du garçon. Serge fouilla fébrilement et retrouva dans la poche de son short, la précieux pendentif. Serge passa les mémoires autour de son cou et se recoucha soulagé.

- J'avais cru que tu voulais t'habiller, s'exclama la fillette.

Deux heures plus tard, Serge fit la connaissance de sa nouvelle famille. Autour d'une table, cinq filles et trois garçons chahutaient en attendant la soupe. La plus jeune, Bernadette, la petite fille dont Serge avait fait la connaissance en s'éveillant, n'avait que trois ans. Les autres avaient à peu près tous les âges mais étaient plus jeunes que Serge, à l'exception d'un garçon, Josselin, que Serge dépassait tout de même par la taille. Les enfants étaient intrigués par le nouveau venu qui était si différent. Ils n'osaient pas encore le mêler à leurs jeux pour lier connaissance.

Après le repas, le patron et sa femme envoyèrent tout le monde au lit pour la sieste. La chaleur est telle sur le temps de midi, qu'il est presque impossible de faire quoi que ce soit. Serge qui n'avait plus sommeil aida à remettre de l'ordre dans la cuisine et la salle à manger.

La communauté tenait une petite ferme pour subvenir à ses besoins en plus du salaire du patron. Le matin, tous les enfants étaient envoyés au marché avec leur provision de fruits et de légumes pour en tirer le meilleur prix. Serge devait découvrir plus tard que les enfants s'adonnaient également à d'autres activités moins honnêtes à l'insu de leurs bienfaiteurs. Leurs gains servaient parfois à s'offrir un petit extra, mais le solde rejoignait toujours le portefeuille familial.

L'après-midi était consacrée aux travaux dans le potager. Les légumes exigeaient des soins nombreux et constants à cause du soleil et du manque d'eau. Serge fuyait le soleil, mais il aida les enfants du mieux qu'il put. D'abord, il actionna la pompe à bras pour reconstituer le stock d'eau destinée à l'irrigation. Ensuite, en compagnie de Josselin, l'aîné, il répara quelques-uns des parasols qui protégeaient les plantes. D'un modèle simple mais ingénieux, ceux-ci arrêtaient les feux du soleil de midi, mais laissaient passer la lumière du matin et du soir. Jusqu'au dîner du soir, Serge bêcha le sol à l'ombre.

Serge était fatigué de sa première journée à la ferme. Le travail lui évita de penser à sa propre situation. Il était plein de reconnaissance pour ces gens qui l'avaient recueilli spontanément, sans poser de questions.

Le lendemain, Serge alla au marché avec les autres enfants. Comme il n'avait aucune notion des prix et ne se sentait pas l'âme d'un commerçant, il vendit ses services aux marchands. Il transporta parfois des sacs plus lourds que lui, il apprit à vider des poissons et à plumer les volailles. Malgré le dégoût que lui inspirait certaines de ces activités, jamais, il ne refusa un travail.

Serge venait de recevoir l'argent correspondant à son dernier emploi quand Josselin l'entraîna dans un coin.

- Combien as-tu touché, Serge?

Serge lui montra les quelques pièces qu'il avait reçues.

- Ce n'est pas bien gros pour toute la peine que tu t'es donnée...
- Ce n'est que mon premier jour, expliqua Serge.
- Ecoute. Je connais un moyen de te faire dix fois plus de fric sans effort. Il y a un homme là-bas. Il te reluque depuis une demi-heure. Si tu fais ce qu'il te demande...

Serge avait fait des choses peu recommandables sur Terranova pour gagner l'argent du billet qui lui a permis de se rendre sur la station Darwin. Aussi il comprenait Josselin.

- Ce n'est pas mon genre, expliqua Serge non sans un certain sentiment d'hypocrisie.

Puis il s'éloigna sous le regard ahuri de Josselin qui hésita avant de rejoindre son nouveau camarade.

- Tu as peut-être raison. Mais je ne pense pas que nous avons vraiment le choix des moyens pour survivre.

Serge ne répondit pas. Il savait d'une certaine façon que Josselin avait raison et cela le révoltait. De retour à la maison, Serge remit tout son salaire au patron. Il demanda cependant de pouvoir garder l'équivalent d'un timbre. Le soir, après le repas, il se procura de quoi écrire et couché sur son lit, il se mit à rédiger une lettre à son père.

- Tu dessines? demanda Bernadette qui s'était glissée en silence dans le dortoir des garçons et qui suivait Serge à longueur de journée.

Josselin était en train de se déshabiller et voulut chasser la fillette. Il ne réussit qu'à perdre l'équilibre et à tomber. Serge pour éviter une dispute emmena la fillette dans la salle à manger et s'installa à table, ce qui était tout de même plus facile pour écrire.

- J'écris, expliqua-t-il.

La fillette le regarda former les lettres avec fascination. Pour la première fois, Serge se rendit compte qu'aucun de ses nouveaux camarades n'avaient jamais appris, ni à lire, ni à écrire.

- Est-ce que tu sais lire? demanda-t-elle lorsque le garçon eut fini.
- Bien sûr. En général, quand on sait écrire, on sait lire.
- Ce n'est pas vrai, répondit-elle. Josselin sait écrire son nom, mais il ne sait pas lire. Attends-moi.

Elle sauta des genoux de Serge et disparut dans le corridor. Serge l'entendit entrer dans la chambre des filles. Elle revint avec un grand livre pour enfant.

- Tu vas me lire cette histoire. Ainsi je verrai si tu dis vrai.

Pour faire plaisir à la fillette, Serge ouvrit le livre. Le texte était facile. Il se mit à lire, déguisant sa voix pour imiter chacun des personnages. Attirés par les bribes de récit qui leur parvenaient, les autres enfants s'approchèrent. Même Josselin était là. Il se tenait un peu à l'écart en faisant semblant de réparer un outil. Serge était fatigué. Mais à chaque fois qu'il s'interrompait, les enfant le suppliaient de continuer. A la fin, le patron déclara le couvre-feu et Serge fut délivré par le coup de gong.

La deuxième journée au marché rapporta plus d'argent. Serge était content de lui. Après le repas de midi, il profita de la sieste pour porter sa lettre à la poste. Il se rendit

jusqu'à un bureau de tri. L'homme au guichet s'intéressa au garçon de manière inhabituelle. Il lui apprit malgré l'interdiction du règlement que son père était parti pour Dumba, une planète récemment colonisée, loin de tout. Serge retourna à la ferme l'air maussade. Il se jeta sur son lit et se mit à pleurer en silence car il avait peu d'espoir que son père revienne un jour sur Mitchida. Josselin l'entendit, mais respecta la douleur de son compagnon bien qu'il ne la comprenait pas.

Serge n'ouvrit pas la bouche de toute l'après-midi. Il travaillait de bonne volonté mais refusait de communiquer. Seule Bernadette parvint à le dérider.

– Tu es fâché contre nous? demanda-t-elle.

Serge déposa sa bêche et s'assit à côté de la fillette à l'ombre d'un des parasols de Josselin. Il prit tendrement la petite main dans les siennes.

– Vous devez me pardonner. Mais j'ai fait une grande bêtise et j'ai tout perdu. Mais parfois, des rêves égarés reviennent pour me hanter. Il faudra du temps pour que je m'habitue.

La fillette passa les bras autour du cou de Serge et l'embrassa sur la joue.

– Maintenant nous sommes deux pour les chasser, ces méchants rêves, souffla-t-elle.

Après le repas, le patron fit un feu dans la cheminée et Serge reprit sa séance de lecture. Il oublia bien vite ses soucis et se laissa emporter par l'histoire.

On frappa à la porte d'entrée. Le patron se leva et discuta avec un homme. Le son des voix lui parvenait étouffé, entrecoupé par les crépitements du bois, mais Serge n'y prêtait pas attention. Une silhouette familière se découpa dans l'entrée de la porte. Il leva les yeux au dessus du livre:

– Jacky, dit-il tout simplement.

Il ferma le livre, s'approcha de l'homme et se serra contre lui.

– Tu viens me chercher.

Après un silence, il ajouta:

– C'est sans doute mieux ainsi. Merci.

L'homme caressa la tête de l'enfant. Il comprit avec un peu de retard que son arrivée symbolisait pour Serge la fin du voyage et le retour à la maison. Même si c'était une issue heureuse, il était normal que le garçon soit déçu.

XI. Le retour

La navette suivante n'était prévue que pour le lendemain à 6 heures du matin. Le patron insista pour que Jacky et Pierrot passent la nuit avec Serge à la ferme. Jacky était incommodé par l'odeur et la crasse qui régnait partout. Néanmoins, il ne voulait pas décevoir les gens qui avaient pris soin de son jeune protégé.

A quatre heures du matin, le patron entra en silence dans le dortoir et réveilla Serge et Pierrot qui étaient couchés sur le même matelas. Les deux garçons rejoignirent Jacky, le patron et sa femme dans la salle à manger. Ils reçurent un copieux petit déjeuner. Même Jacky, qui d'abord se montra prudent, mangea de bon appétit.

La veille, Serge avait fait ses adieux aux enfants. Aussi, ce n'était pas nécessaire de les réveiller de si bonne heure. La petite, Bernadette, s'était fort attachée à Serge. Elle avait pleuré longtemps avant de s'endormir en promettant d'apprendre à lire et à écrire pour échanger des lettres avec Serge. Josselin, le dernier, avait salué le garçon. A voix basse de telle manière que personne d'autre ne puisse l'entendre, il promit de trouver un travail honnête. Serge avait vécu suffisamment longtemps dans les faubourgs de Santa Fé pour savoir que cette promesse était un peu vaine. Quand il se retrouverait seul, l'estomac vide depuis plusieurs jours, les bonnes résolutions lui sembleraient un luxe inaccessible. Serge avait gardé pour lui cette idée pessimiste. Néanmoins il y avait pensé une bonne partie de la nuit. Il n'avait vécu que deux jours et demi avec les enfants. Pourtant, il avait été profondément marqué. Il s'en souviendrait toute sa vie. Dans la misère des autres, il avait pu apprécier sa chance, la chance de vivre confortablement auprès de sa mère, la chance de pouvoir faire des études, la chance d'avoir des amis comme Jacky. Serge nourrissait un sentiment de culpabilité, car il avait l'impression de voler tout cela à ses amis.

Au moment de partir, il s'approcha du patron en serrant dans sa main les précieuses mémoires qu'il gardait depuis qu'il avait quitté Terranova. C'était la chose à laquelle il tenait le plus, car ces mémoires contenaient toutes ses chances de faire le même métier que son père. Il passa la lanière au dessus de sa tête et tendit les mémoires au patron. L'homme prit ce qu'il avait considéré jusqu'à maintenant comme un collier sans valeur. Il ouvrit une des gaines et resta en émerveillement devant la mémoire qui scintillait malgré la pénombre de la pièce. Avait-il seulement imaginé que cet enfant trouvé dans la rue portait sur lui une telle richesse. Il aurait voulu pouvoir refuser le cadeau. Mais il y avait les enfants, qui travaillaient dur eux aussi. Emu, il serra Serge contre sa poitrine et, d'une voix sourde, il le remercia. Serge savait que cela venait du cœur et qu'un long discours n'aurait rien ajouté. Serge avait envie de pleurer. Il embrassa la femme et sortit pour rejoindre Pierrot qui attendait dans le taxi. Jacky resta en arrière un instant pour remercier le couple à son tour. Puis il rejoignit les deux enfants et ils partirent vers l'aéroport. Serge resta muet pendant tout le trajet dans le taxi. Avant de monter à bord de la navette, Jacky envoya un message au commandant pour dire qu'il arrivait avec les deux garçons.

Un peu plus tard, assis entre Serge et Pierrot, tous deux profondément endormis contre lui, Jacky se sentit heureux et sourit à l'idée du bon tour qui lui restait à jouer.

Le débarquement eut lieu en apesanteur à un quai proche du Thérésia. Personne n'était là pour les accueillir. Ils se rendirent directement à bord Jacky dut confier les deux garçons à la mère de Pierrot pour rejoindre immédiatement son poste. La mère et le fils préparèrent un sac de voyage pendant que Serge se lavait et changeait de vêtements. Puis Serge resta seul avec Pierrot. Ils avaient tant de choses à se dire en si peu de temps.

Peu avant que le Thérésia n'appareille, le commandant fit monter Serge sur la passerelle. Tout l'équipage était présent. La scène rappela à Serge l'accueil brutal qui avait eu lieu au même endroit. Serge n'osait pas lever les yeux du sol. Il se sentait honteux vis à vis de l'équipage d'avoir volé pour quitter le Thérésia. Le commandant s'approcha du garçon. Délicatement, il lui souleva le menton et le força à le regarder dans les yeux.

– Tu peux te vanter d'avoir mis la pagaille à bord, mon garçon. Mais je te pardonne, même si je n'approuve pas ce que tu as fait. Jacky nous a tout expliqué par radio quand il a pu reconstituer ton histoire. Il nous a raconté tous tes efforts pour retrouver ton père. J'aurais aimé que mes propres enfants fassent preuve d'une telle fidélité et d'un tel amour.

Le commandant s'écarta et fit signe à Freddy, un des deux marins qui avaient fait équipe avec Serge pendant la traversée. Il ajouta:

- L'équipage n'a pas été insensible, lui non plus.

Freddy se racla la gorge.

- Serge. Tu as passé trois semaines parmi nous. Tu ne t'es pas souvent plaint du traitement que nous t'avons infligé. Tu as toujours fait de ton mieux dans ton travail pour que nous t'acceptions parmi nous. Tu as sauvé Jacky. Grâce à toi, le Thérésia a pu respecter ses délais. Aussi, tout l'équipage, Jacky et moi, nous avons pensé qu'il était juste que nous partagions la prime de ce voyage avec toi. Nous t'offrons ces billets pour que tu puisses rentrer chez toi.

Murmures d'approbation dans la salle.

- J'ajoute, reprit le commandant, que le Thérésia paiera l'amende de ton vol clandestin à Santa Fé. Nous estimons que nous n'avons pas été assez vigilants et que cette responsabilité nous incombait.

Serge parvint à sourire pour remercier les gens du Thérésia, bien que la perspective de rentrer chez lui ne le réjouissait pas. L'équipage improvisa un ban. Puis, tandis que les marins quittaient la passerelle, Freddy tendit les billets au garçon. Le commandant s'étonna:

- Pourquoi deux billets, Freddy?

Freddy jeta un cou d'oeil discret à Jacky.

- Il coûtait moins cher de faire revenir Serge par la Station de transit Newton. Il perd 20 heures, mais il profitera de l'occasion pour visiter une des plus grandes constructions humaines dans toute la galaxie.

Le commandant suspicieux regarda les deux billets. Le premier conduirait Serge de port Saint Hubert vers la station Newton. Et de là, le second le ramènerait directement chez lui sur Terranova. Rassuré, le commandant rendit les billets au garçon.

Jacky et Pierrot accompagnèrent Serge jusqu'au sas. Pierrot donna à son ami un peu d'argent, une somme modeste, mais qui permettra de se nourrir pendant les escales. Au moment de se séparer, Jacky tendit au garçon un paquet qu'il avait caché sous sa combinaison de travail.

- Tu l'ouvriras tout à l'heure.

Serge les embrassa et franchit le sas. Il regarda la lourde porte se refermer sur ses amis. Alors seulement, son attention se porta sur le paquet. Il l'ouvrit. Dans sa main, il tenait incrédule les précieuses mémoires telles qu'il les avait données au patron de la ferme. Une lettre était jointe.

« Serge,

« Ne te méprends pas.

« Je crois que j'ai été à la hauteur de ton geste généreux. J'ai racheté les mémoires au patron. Certes, il aurait pu en obtenir plus dans une maison spécialisée de Terranova, mais encore fallait-il pouvoir les négocier. Toutes mes économies y sont passées. Mais ne t'inquiète pas pour ça: je te dois bien plus encore.

« D'autre part, si Freddy a bien suivi mes instructions, une fois arrivé à la station orbitale Newton, tu pourras si tu le désires encore échanger ton second billet pour un aller simple vers Dummera. Par cette route, tu devrais arriver avant ton père qui,

d'après les plans de vol enregistrés sur Mitchida, doit charger du matériel lourd sur Burma.

« *J'espère que nous nous reverrons. Tu es un chouette gars,*

« *Jacky.*

Serge se retourna et vit Jacky lui faire un signe à travers le hublot du sas. Serge lui répondit, ému, le coeur nourrissant de nouveaux espoirs.

XII. La station NEWTON

Serge s'embarqua cinq heures plus tard à bord de l'Emissaire, un gigantesque transporteur de 12.000 places. A condition d'y mettre le prix, on y trouve tout le confort souhaité. Mais Serge avait été inscrit en troisième classe et ne possédait qu'une couchette étroite dans un dortoir destiné aux hommes.

Le voyage aurait pu être ennuyeux, mais une famille l'adopta pour la durée de la traversée. Il y avait trois enfants: une fille, de douze ans, un peu plus jeune que Serge, et deux garçons jumeaux de dix ans. Serge montra un vif intérêt pour l'aînée, souvent gêné par les deux garçons toujours fourrés sur ses talons. D'abord la fille se moqua de Serge, jouant de son charme pour le mettre dans l'embarras. Puis, petit à petit, ils trouvèrent des intérêts communs et passèrent le plus clair de leur temps à raconter leur expériences communes dans l'espace.

Le père était ingénieur des mines et avait travaillé dans un champ d'astéroïdes pendant près de cinq ans. Ils retournaient maintenant vers leur planète d'origine. La mère, pharmacienne, avait l'habitude de suivre partout son mari. Sa profession lui permettait facilement de trouver du travail. Mais les enfants étaient en âge de commencer des études plus sérieuses et les parents voulaient leur offrir un foyer stable sur une planète habitable. Ils considéraient la présence de Serge avec bienveillance, mais restaient vigilants.

Après quatre jours, Serge débarqua à la station Newton. Il quitta ses compagnons de traversée non sans une pointe de regret. Pourtant Serge les oublia très vite, car il avait une décision importante à prendre. Il se rendit au bureau d'information. Un vaisseau partait douze heures plus tard vers Terranova. Mais le prochain vol vers Dumma était assuré par une navette appelée "L'indifférent". Le départ était prévu dans trois jours et ce serait le dernier avant longtemps. Serge fit le compte de l'argent qu'il possédait. Il fit la moue car il n'en avait pas assez pour s'offrir même qu'un seul repas par jour. Il n'était plus très sûr de vouloir s'embarquer pour Dumma. Son expérience de Mitchida était encore trop fraîche dans sa mémoire. Il ne voulait plus risquer de se perdre aux confins de la galaxie. D'un côté, la certitude d'un foyer, même si la menace du pensionnat était plus forte que jamais à cause de sa fugue. De l'autre côté, la possibilité de vivre avec son père et de réaliser son rêve.

Serge regrettait l'absence de sa mère. Mais plus encore il avait besoin de son père.

L'employée échangea le billet du garçon sans poser de questions. Serge avait préparé une explication qui faute d'être convaincante le satisfaisait lui. Ayant pris un vol plus tardif vers la station Newton, il avait prétendu qu'il désirait changer d'itinéraire pour rattraper le vaisseau de son père à la prochaine escale, c'est-à-dire Dumma. L'hôtesse lui indiqua un hôtel où les passagers de la compagnie avaient des conditions intéressantes. Serge prit cette direction, mais il se contenta d'arpenter les coursives de la station pour faire passer le

temps. Lorsqu'il se sentit trop fatigué, il se coucha sur un banc et s'endormit comme une masse.

Quelqu'un le secoua sans ménagement. Serge se redressa en sursaut. Il vit deux policiers ce qui acheva de le réveiller complètement.

- Rentre chez toi, fit le plus grand, sinon je t'arrête pour vagabondage.

Serge bredouilla un "oui, monsieur" en cherchant son sac de la main droite, sans quitter le policier des yeux. Comme il ne trouvait pas le contact de la toile, il se retourna. Le sac avait disparu pendant son sommeil.

- Tu as perdu quelque chose, gamin?

Serge s'empressa de répondre qu'il avait tout et partit sans donner d'explications. Lorsqu'il fut hors de vue des deux hommes, il fouilla fébrilement les poches du blouson qu'il avait heureusement gardé sur lui pour dormir. Le billet échangé la veille se trouvait avec le passeport dans la poche intérieur. Les mémoires étaient toujours en sécurité autour de son cou. Mais Serge avait définitivement perdu son sac, les vêtements et l'argent que lui avait donné Pierrot et sa mère. La hall s'animait avec le début du jour. Les passants jetaient un regard réprobateur sur Serge. Il était sale, les cheveux ébouriffés et les vêtements fripés. Mais Serge s'en moquait. La nourriture était devenue un problème crucial. Et il allait devoir passer trois jours dans cette situation.

Toute la journée, Serge chercha un travail. Il aurait accepté n'importe quoi pour de l'argent ou de la nourriture. C'était en vain. Il but beaucoup d'eau, plus pour diluer sa faim que par besoin réel. Le ventre vide, tenaillé par la peur de se faire à nouveau surprendre, Serge fut incapable de dormir. Il renonça au confort approximatif des bancs et erra dans les galeries de la station jusque tard dans la nuit.

Certains quartiers ne dormaient jamais. Serge dérivait entre les boîtes de nuits et les restaurants de luxe. Egaré, il se retrouva dans une galerie nauséabonde, puant l'urine et la nourriture en décomposition. A l'arrière d'un restaurant, une femme jurait en essayant de sortir le sac d'une poubelle. Serge qui passait par là lui prêta main forte.

- Merci gamin, fit l'inconnue.

Serge, qui avait de la suite dans les idées, demanda s'il ne pouvait pas aider aux cuisines en échange d'un peu d'argent et d'un repas. Son estomac stimulé par les odeurs plus agréables provenant d'un gril se mit à gargouiller.

- Désolé gamin. Je n'ai besoin de personne.
- Excusez-moi madame. Ca ne coûtait rien de demander.

La femme regarda Serge s'éloigner et finit par le rappeler.

- Tout compte fait, j'ai perdu un cuisinier aujourd'hui ce qui fait que nous sommes un peu débordés. Tu peux me faire la vaisselle et sortir les poubelles.

Serge remercia et retroussa ses manches pour se mettre à l'ouvrage. Un peu plus tard, on lui donna à manger. Serge put apaiser sa faim sous le regard amusé de la patronne.

- Depuis quand n'as-tu plus mangé, garçon? lui demanda-t-elle.

Serge dut réfléchir.

- Cela fait un jour et demi, madame.
- Tu es de passage sur la station Newton, mais tu n'as ni bagage, ni argent.

- Hier, pendant que je dormais, on m'a volé mes affaires de voyage.

La femme eut un sourire sceptique. Serge soupira. Il n'avait dit que la vérité, mais il ne voyait pas la nécessité d'insister. Il surprit plusieurs fois le regard de la patronne qui l'observait de l'autre côté de la cuisine. Se sentir surveillé le rendait nerveux, mais il préféra l'ignorer. Il resta debout toute la nuit et travailla dur. Son corps était douloureux, courbatu par les efforts physiques. Il resta jusqu'au dernier moment pour recevoir sa paie. Lorsque Serge fut seul avec la patronne, elle lui donna un billet qui ne suffisait même pas à acheter un pain. Devant le regard déçu du garçon, elle éclata de rire.

- Qu'est-ce que tu espérais, gamin? Tu as pu manger cette nuit. Et en plus tu as reçu de l'argent de poche.

- Je pensais tout de même que je méritais plus que ça pour tout le travail que j'ai fait.

- Je ne pense pas que tu sois en mesure de te plaindre. Tu es un clandestin et tu ne désires certainement pas te faire remarquer.

Serge accusa le coup. En son for intérieur, il savait qu'elle avait raison. Ici, plus qu'ailleurs, Serge était un fugueur et il serait traité comme tel s'il était pris. Serge remarqua un changement dans l'attitude de son interlocutrice. Son visage devint enjôleur. Elle passa la main sur la joue du garçon.

- Mais tu as une bonne tête et tu es courageux. Tu me plais, garçon.

Elle sortit de son corsage une liasse de billets.

- Je veux t'aider. Ceci représente le salaire de toute une nuit pour le meilleur de mes cuisiniers. Je veux bien te le donner.

Serge était sur ses gardes. Elle brandissait la liasse de billets devant le visage du garçon, tandis que de son autre main elle lui massait l'épaule.

- Et que dois-je faire pour ça?

Elle lui sourit de plus belle.

- Sois gentil avec moi. Aime-moi pendant une heure. Et non seulement je te donnerai ces billets, mais je te montrerai des tas de choses.

Serge se sentit rougir. Son corps faisait écho aux propositions de la patronne. Et cet argent résoudrait tous ses problèmes. A travers le temps et les distance astronomiques qui les séparait, Serge entendit à nouveau la promesse de Josselin. Il regarda le malheureux billet qu'il avait reçu.

- Ce salaire me suffira. Votre proposition ne m'intéresse pas.

Elle soupira et retira sa main de l'épaule du garçon.

- C'est bien. Tu as du caractère.

Serge s'excusa et s'éloigna. Elle le rappela encore une fois, mais par son prénom. Serge se retourna, car c'était la première fois qu'il entendait ce son dans la bouche de la patronne.

- Serge, où vas-tu dormir?

Serge haussa les épaules car il n'en savait rien.

- Si tu as encore confiance en moi, tu peux dormir dans la réserve.

Serge la regarda méfiant. Il connaissait le local et pouvait facilement s'y enfermer. D'autre part, il était trop fatigué pour chercher un autre endroit où dormir. Il y avait un matelas et la femme lui donna une couverture. Lorsqu'il fut seul, Serge verrouilla la porte. Il se déshabilla entièrement et se coucha. En attendant le sommeil, dans le silence de la remise, Serge se demanda dans quelles embûches le conduirait son départ sur Dumma plutôt que de rentrer gentiment sur Terranova.

Serge travailla encore deux nuits au restaurant. Il n'eut pas d'autres avances à repousser. Son salaire s'arrondit un peu. Au cours de sa dernière journée sur la station, il s'acheta des vêtements chauds en prévision de son voyage vers Dumma dont le climat était très rude.

L'embarquement à bord de l'Indifférent eut lieu à l'heure. Le vaisseau était un petit cargo mixte, mi-marchandise, mi-passagers. Contrairement à l'Emissaire qui ne quittait jamais l'espace, l'Indifférent pouvait atterrir sur la surface des planètes. C'était un vaisseau étroit où chaque centimètre cube avait son utilité et il ne disposait pas de gravité artificielle. En beaucoup de points, il ressemblait au Vex, le vaisseau du père de Serge.

Le voyage dura sept jours. Serge s'ennuya. Il y avait quatre passagers, tous des hommes, qui n'ouvraient jamais la bouche sauf pour manger. Une fois cependant, l'un d'entre eux parla avec Serge. Il questionna le garçon sur sa présence à bord, puis parla beaucoup de son métier et de sa famille. Serge l'écouta avec politesse, mais fut finalement heureux que l'homme regagne son mutisme.

Serge essaya d'entrer en contact avec l'équipage. Ils toléraient sa présence, mais ne répondaient jamais à ses questions. Serge se contenta donc d'observer les manoeuvres.

XIII. Dumma

Après 170 heures de vol, Serge débarqua sur Dumma.

Dehors, la neige recouvrait la piste. Le vent soufflait en soulevant des cristaux qui fouettaient les jambes malgré la protection du pantalon que Serge s'était acheté sur la station Newton. Heureusement, un chasse-neige attendait les passagers et le garçon put se mettre à l'abri. Une fois dans les bâtiments de l'aéroport, Serge se renseigna et on lui indiqua les bureaux du contrôle du trafic spatial. Serge frappa à la porte. Une voix répondit quelque chose qu'il interpréta comme une invitation à entrer.

– Que veux-tu?, demanda l'homme qui se trouvait derrière le bureau, plongé dans la lecture d'un journal.

– Je dois retrouver mon père sur Dumma. Il pilote un vaisseau spatial, le Vex, immatriculé VLX-130 sur Terranova. Je voudrais savoir si vous connaissez la date approximative de son arrivée.

L'homme soupira, contrarié d'avoir été dérangé. Il jeta un coup d'oeil sur un document.

– VLX-130. Il était attendu pour la semaine prochaine. Mais le vol a été annulé. Le dernier vol spatial de Dumma s'en va maintenant.

L'homme montra par la vitre le vaisseau par lequel Serge était arrivé. A peine déchargé, ils commençaient déjà les manoeuvres pour le décollage.

– Mais pourquoi? supplia Serge.

L'homme regarda le gosse, méprisant. D'un ton condescendant, comme s'il énonçait une évidence à un demeuré, il expliqua:

- L'hiver est arrivé plus tôt cette année. Nous devons fermer l'aéroport.

L'homme se replongea dans la lecture du journal. Serge resta immobile, hébété. Au bout d'un moment, l'homme releva les yeux.

- Tu n'es pas encore parti?, s'exclama-t-il. Fous le camp maintenant. Tu n'as pas le droit d'être ici.

Serge allait dire quelque chose, mais renonça. Il fit demi-tour et quitta le bureau comme un automate le regard éteint.

Un peu plus tard, un homme en uniforme trouva le garçon dans le hall à l'entrée du bâtiment. Il le secoua. Mais comme le garçon ne lui répondait pas, il le jeta dehors et ferma les portes. Le froid réveilla Serge. Il referma sa veste et regarda autour de lui. Il se trouvait dans un gigantesque parking couvert. A part deux véhicules, tout était désert. L'homme à qui Serge avait parlé pendant la traversée s'activait autour d'une des deux voitures. Il était énervé par la fixation des marchandises sur le toit et engueulait injustement sa femme qui l'aidait pourtant efficacement.

Serge s'approcha. Il attendit qu'ils aient finis. Au moment où ils montaient en voiture, il demanda s'ils pouvaient le déposer en ville. L'homme lui jeta un regard mauvais.

- Je ne suis pas un taxi. Vas te faire enculer, petit con.

Rien ne justifiait une réponse aussi méchante. Offusqué, Serge regarda la voiture démarrer et disparaître entre les piliers de béton. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Le froid était violent et traversait ses vêtements. Il ne pouvait pas rester là. Il suivit les traces de la voiture.

Lorsque Serge quitta la protection relative du parking couvert, le vent et la neige le giflèrent au visage. Les traces de la voiture disparurent rapidement. Serge se contenta de suivre la route qu'il reconnaissait uniquement aux piquets qui sortaient de la neige tous les cinq mètres. Serge comprit mieux l'empressement de l'équipage de l'Indifférent à quitter Dumba. Le vent redoubla. La neige se fit de plus en plus dense. Serge était réellement pris au milieu d'une tempête. Bientôt, la visibilité devint tellement mauvaise qu'il fut incapable d'apercevoir les piquets à distance de l'un à l'autre. Il se déplaçait au jugé, jusqu'à ce qu'il trouve le repère suivant, avançant ainsi de proche en proche. Le froid devenait insoutenable. Mais Serge savait que s'il s'arrêtait, il mourrait.

Quelle distance avait-il parcouru? Depuis combien de temps était-il pris dans la tempête? Faisait-il jour ou nuit?

Le ciel était sombre. L'éclairage de la ville l'avait attiré. La route avait disparu depuis longtemps. Il avançait de manière automatique, presque inconscient. L'éclairage plus fort d'une taverne, guidait ses pas. Il monta quelques marches jusqu'au trottoir couvert. Il s'approcha de la porte. Il posa ses mains engourdies sur la poignée, mais elle refusait de tourner. Il paniqua. Il cria. Mais le vent couvrait le son de sa voix. A moins que le froid ne l'ait rendu muet. Il frappa à la porte. Mais il réussit seulement à se blesser aux jointures de la main. Il voulut attraper à nouveau la poignée, mais elle se mit à fuir. Serge tomba en arrière, inconscient.

Un homme d'un certain âge sortit de la taverne et trébucha sur un corps. Après un moment d'hésitation, il se précipita dans la salle en criant qu'on avait déposé un cadavre devant l'entrée. Le patron, suivi de quelques curieux, sortit et se pencha sur le soi-disant mort. Il était glacé, mais l'homme sentait encore le pouls battre quand il mit la main sur la carotide dans le cou.

– C'est un gosse. Il est vivant. Venez m'aider, cria-t-il aux gens qui se penchaient derrière lui.

Ce fut sa femme dans le fond de la salle qui arriva et l'aida à décrocher le corps de la glace qui s'était formée en dessous de lui. Les gens laissèrent un passage. D'un geste, le tavernier balaya la surface d'une table et y déposa le blessé. Tout proche, un grand feu crépitait dans la cheminée de la salle.

– Vas chercher le docteur, dit-il à sa femme.

Seulement dix minutes plus tard, le docteur arriva, couvert de neige. Il trouva l'adolescent couché sur le dos, complètement nu. Le tavernier l'avait frotté vigoureusement pour activer la circulation du sang.

– Est-il conscient? demanda le docteur en se débarrassant de son manteau.

– Il n'a rien dit, mais il a bougé plusieurs fois, commenta le tavernier.

Ils s'activèrent longtemps autour de l'enfant. Après cinq minutes, excédé, ils dispersèrent les curieux. Au bout d'un moment, le docteur remarqua que le gosse avait ouvert les yeux.

– Comment t'appelles-tu?

Serge remua les lèvres. Il dut s'y reprendre à trois fois avant de prononcer un son cohérent.

– Serge Dalenor?, demanda le docteur pour confirmer.

Le garçon acquiesça.

Le docteur se tourna vers le tavernier. L'homme haussa les épaules pour dire qu'il ne connaissait personne de ce nom.

– D'où viens-tu?

Serge montra le plafond.

– Tu vis dans la montagne?

Serge hocha la tête. Et ajouta d'un voix rauque:

– Station Newton...

Les hommes s'interrogèrent du regard. Un client se manifesta.

– Mon beau frère arrivait aujourd'hui par la navette de la station Newton. Sans doute est-il venu à bord du même vaisseau.

Le tavernier s'exclama incrédule:

– Il n'est tout de même pas venu à pied par ce temps depuis l'aéroport. Il y a plus de dix kilomètres!

Le shérif entra. Serge ignorait si c'était son vrai titre, mais tout le monde l'appelait ainsi. Le garçon se trouvait assis, juste à côté du feu, nu sous une épaisse couverture que le

couple qui tenait la taverne lui avait donnée. Il avait déjà raconté plusieurs fois son arrivée à l'aéroport, mais il dut la répéter encore au shérif. Tous ceux qui l'avaient entendu furent choqués par l'attitude des responsables de l'aéroport et du passager qui l'avaient abandonné au début d'une tempête. C'était inadmissible pour des gens qui avaient l'habitude des rigueurs de l'hiver sur Dumma.

Les adultes et le shérif discutèrent longtemps pour savoir ce qu'on allait faire du gosse. Serge, quant à lui, s'en désintéressait complètement, encore sous le choc de son arrivée. L'attention de Serge fut attirée par une jeune fille, plus âgée que lui, qui se tenait à l'écart. Elle ne le quittait pas des yeux depuis qu'il s'était assis près du feu. Elle lui sourit. Par politesse, Serge lui renvoya son sourire. Il la trouvait jolie. Quand elle remarqua que Serge la jaugeait du regard, elle répondit en indiquant un petit vide entre son pouce et son index, puis montra les cuisses du garçon. Serge baissa la tête et vit son sexe devenu ridiculement petit à cause du froid. Il ramena un pan de sa couverture entre ses jambes et haussa les épaules. La fille pouffa.

Avec la chaleur, Serge sentit son corps s'engourdir et le sommeil s'emparer de lui. Il ne lutta pas et s'étendit près du feu. Il eut vaguement le souvenir qu'un homme le ramassa et l'emporta dans ses bras. Après un passage très bref à l'extérieur où la tempête avait cessé, on l'allongea dans un véhicule. Le trajet fut court. Les vibrations de la voiture achevèrent de le réveiller. L'homme à côté de lui, portait un uniforme et n'était autre que le shérif. Il était très grand et très massif, sans être gros. Il devait avoir une force phénoménale.

– Tu es réveillé, constata l'homme en arrêtant le véhicule.

Comme Serge se contentait de le regarder, il ajouta:

– Je t'emmène chez moi, jusqu'à ce que nous trouvions une famille d'accueil.

L'homme descendit du véhicule en prenant un paquet dans lequel Serge reconnut ses vêtements. Il fit le tour et ouvrit la portière du côté de Serge. Le garçon aurait voulu marcher, mais quand il vit son pied nu dans la neige, il hésita. L'homme le souleva et le porta sur un seul bras jusqu'à la maison voisine. Il poussa la porte et le déposa sur le sol à l'intérieur. Une femme, petite et timide, attendait. L'homme l'embrassa délicatement. Puis il se retourna en montrant le garçon:

– Je ramène du travail à la maison. Tu connais monsieur Fernand, le tenancier de la taverne. Je terminais mon service quand il m'a téléphoné pour m'annoncer qu'il a trouvé ce gosse à l'entrée de son bar. Normalement, j'aurais dû le garder à la prison jusqu'à ce que le juge prenne une décision à son sujet. Mais nous gardons là-bas deux prisonniers, une paire de criminels peu recommandables. Alors, si tu es d'accord, j'ai pensé que nous pourrions le garder avec nous.

La femme scruta le garçon des pieds à la tête. Elle était à peine plus grande que Serge.

– Je veux bien le garder quelques jours, à condition qu'il m'aide à la cuisine et que tu l'habilles décentement.

Ils le regardèrent tous les deux. Serge qui observait l'intérieur de la maison ne répondit pas tout de suite, distrait. Puis devant le silence interrogateur, il se tourna vers ses hôtes et les rassura:

– Je vous aiderai, madame.

XIV. L'hiver

Le climat de Dumma était très rude. L'année s'étalait sur 410 jours. L'hiver durait plus de cent jours. La glace et la neige envahissaient la totalité du paysage et la température oscillait entre -10 et -60 degrés centigrades. Si Serge était arrivé plus tard dans la saison, les vents auraient été si violents, avec des vitesses comprises entre 200 et 300 kilomètres par heure, qu'il n'aurait pas accompli cent mètres dans la neige.

Un seul aéroport desservait la planète. Pour des raisons historiques, il a été aménagé sur un plateau, bordé de montagnes. Ce site avait été utilisé par la première expédition humaine qui avait posé le pied sur Dumma. Ce choix ne dut plus jamais être contesté par la suite, car il se trouvait à proximité des mines qui s'enfonçaient à l'intérieur des montagnes. Il n'existait que trois villes. La première se trouvait au bord de l'océan, la seconde en plaine et la dernière, en montagne. C'est dans cette dernière que Serge avait été recueilli. Elle était la plus proche de l'aéroport. Les mines de Dumma occupaient à elle seule deux fois autant de personnes que toutes les villes réunies. La main d'oeuvre provenait uniquement des mondes extérieures à Dumma pour des périodes allant de deux à trois ans. La totalité de la production était exportée vers les grands centres industriels de la galaxie. Les mines intervenaient peu dans le développement économique des villes. Il n'existait aucun échange, à l'exception de certaines activités touristiques et de loisirs destinées aux mineurs. Pourtant l'hiver rapprochaient les deux populations, si différentes.

Serge ne désespérait pas. Certes son père avait dû rebrousser chemin. Mais il le connaissait et il était sûr qu'il n'abandonnerait pas ce contrat. Serge nourrissait l'espoir que son père arriverait au printemps. Et cet espoir fut confirmé un peu plus tard. Quelques jours après son arrivée, le facteur apporta la lettre que Serge avait envoyée à son père depuis Mitchida. Elle s'était trouvée sur la même navette après le départ de la station Newton.

De toute façon, ça ne pouvait pas être pire que sur Mitchida. Il était mieux traité. Sam, le shérif, et sa femme, Julie, furent très gentils pour Serge. Ils lui confectionnèrent des vêtements adaptés au climat de Dumma. Sam chercha longtemps une famille pour s'occuper de Serge pendant l'hiver. Mais les fermiers ne désiraient pas avoir une bouche supplémentaire à nourrir, surtout que l'hiver avait commencé plus tôt et qu'il s'annonçait mauvais. Julie avait pris contact avec l'école pour que Serge puisse utiliser les consoles et continuer ses études. Cependant, afin de ne pas déranger les cours réguliers, il n'y avait accès que pendant la nuit. Pour ne rien gâcher, le matériel était plus moderne que celui dont Serge avait l'habitude. En effet, la communauté était très jeune et son histoire ne remontait pas à plus de vingt ans. Ceci expliquait la présence d'équipement récent.

Visiblement, Sam n'était pas mécontent de pouvoir s'occuper de cet enfant tombé du ciel. Il l'emmena dans ses rondes en montagne, d'abord sous prétexte de visiter des familles d'accueil, ensuite simplement pour montrer quelque curiosité au garçon. Sam n'avait jamais fait d'école supérieure. Pourtant, en plus de sa taille exceptionnelle, il était doué d'une intelligence certaine et d'un bon sens exceptionnel. Souvent, on venait le consulter même dans des domaines qui ne le concernaient pas directement. Arrivé sur Dumma avec les premiers colons, Sam connaissait parfaitement la montagne. Il en savait plus sur les moeurs de la faune indigène que les prétendus scientifiques qui étaient venus quelques années plus tôt. Serge se senti rapidement attiré par la magie de la montagne et montra un intérêt particulier aux leçons de Sam.

Cette nuit-là, comme d'habitude, Serge se leva vers quatre heures. Il s'habilla en silence, mangea les tartines que Julie lui avait préparées la veille et se rendit dans les

bâtiments de l'école cinq cent mètres plus loin. Il travailla jusqu'à huit heures, au moment où les élèves réguliers arrivaient. Et comme chaque matin, il rentra pour petit déjeuner avec Sam et sa femme. Ensuite, il accompagna Sam pour sa tournée matinale. Il montèrent dans la montagne par une route que Serge connaissait bien maintenant. Soudain, Sam arrêta le véhicule dans une vallée isolée. Serge s'étonna.

- Si je veux un jour t'emmener à la chasse, il faut que je t'apprenne le maniement des armes, expliqua-t-il.

Serge était fasciné par l'arme qui pendait à la ceinture du shérif. Il n'avait jamais osé la demander à prêter, ne fût-ce que pour la toucher. Ce jour-là, Serge eut l'occasion de vider plusieurs chargeurs. Pourtant, aucune cartouche ne fut gaspillée inutilement. Sam inventa une variété d'exercices de difficulté croissante. Il donnait des conseils précis, sans jamais élever le ton, même lorsque Serge commettait une maladresse. Serge ne devint pas un tireur d'élite en une seule séance. Néanmoins, il s'était familiarisé avec l'arme à feu et surtout avec les mesures de sécurité lors de son maniement.

Il rentrèrent à la maison pour midi. Ils mangèrent. Puis Sam montra à Serge le nettoyage de l'arme. Malheureusement, Julie l'avait vu faire ces gestes un grand nombre de fois, suffisamment pour reconnaître une arme qui avait servi. Elle comprit que son mari avait donné des leçons de tir. Elle se fâcha en rappelant à Sam qu'il n'était pas le père du garçon. Mais la tempête ne dura pas longtemps.

Sam retourna travailler seul. Serge fit la sieste jusqu'à quatre heures. Julie n'avait accepté les travaux nocturnes du garçon qu'à cette condition. Ensuite, il prétextait qu'il allait jouer avec les enfants à l'école. Mais selon son habitude, il alla rejoindre Aurélie, la fille de Fernand, le propriétaire de la taverne où Serge avait été soigné à son arrivée en ville.

La fille l'avait remarqué dès le début et avait commencé par taquiner Serge. Puis, elle avait été passionnée par le récit de l'odyssée de Serge. Et Serge en contre partie la trouvait jolie et était heureux en sa compagnie. Il appréciait les talents d'Aurélie qui faisait du chant et de la peinture. Parfois, ils se retrouvaient à l'école. Mais le plus souvent, ils allaient à la taverne de Fernand.

Ce soir-là, les deux jeunes gens échappèrent à la surveillance bienveillante du père d'Aurélie. Serge fit l'expérience de son premier baiser dans la chambre d'une fille. D'abord, il trouva cela dégoûtant, mais n'osa rien dire par peur du ridicule. Ils recommencèrent et il finit par y prendre plaisir. Quand ils redescendirent, Fernand remarqua les joues rouges du garçon. Mais il ne fit aucun commentaire, car, au fond de lui-même, il était heureux que sa fille s'intéresse enfin aux garçons. Et il n'avait rien à reprocher à Serge.

Lorsqu'il fit noir, Serge rentra pour aider Julie à préparer le souper. Après le repas, comme il n'arrivait pas à dormir, il entendit Sam et Julie qui parlaient dans leur chambre juste à côté.

- Tu l'aimes bien ce gosse? demanda Julie.
- Toi aussi, tu l'apprécies.
- Il aide beaucoup à la maison et il voit tout de suite le travail à faire, sans qu'on le lui demande. Mais je veux dire que tu l'aimes plus que ça. Tu passes beaucoup de temps avec lui. Tu lui expliques des tas de choses.
- C'est vrai, je ne peux rien te cacher...
- Sam, est-ce que tu m'en veux parce que je ne peux pas avoir d'enfants?

- Tu sais très bien que ce n'est pas vrai. Nous le savions déjà avant de nous marier.
- Cela n'empêche pas que tu voudrais un enfant.

Sam garda le silence. Julie reprit un peu plus tard.

- Demain, tu ne dois pas aller chez les Williams. Je suis d'accord pour que tu gardes Serge avec nous.

Sam fit un mouvement.

- Mais je ne t'ai jamais dit...
- Je te connais trop bien.

Serge était heureux. Il se sentait aimé et cela faisait du bien. Peu avant de s'endormir, un petite voix lui rappela qu'il devrait partir un jour. Il se souvint alors de Josselin et Bernadette. Il se dit que Sam voudrait peut-être les adopter. Il se promit de lui en parler un jour...

A partir de ce moment, Sam emmena régulièrement Serge à la chasse. Ils s'aventuraient parfois profondément dans les forêts. Les arbres ressemblaient à des cèdres, si ce n'est par leur taille gigantesque. Serge fit peu à peu la connaissance avec la faune de Dummer. Un jour, ils aperçurent une espèce de grand cerf roux, deux fois plus grand que l'espèce terrestre. Ses yeux étaient rouge vif. Il possédait au dessus des sabots une excroissance cornée qui constituait une arme redoutable.

- C'est un mâle, expliqua Sam. Sa harde ne doit pas être loin. Il sait que nous sommes là, mais il ne bougera pas, car pour lui nous ne représentons aucun danger.

L'animal faisait une cible facile. Serge ouvrit la bouche pour protester lorsque il vit Sam lever son fusil. La détonation retentit et fit écho sur les flancs de la montagne. Le cerf détalait et disparut entre les arbres. Sam avait touché un caillou juste au pied de l'animal. Les éclats avaient blessé superficiellement l'animal plus. Ce dernier avait été atteint plus profondément dans son amour propre que dans sa propre chair. Serge questionna le chasseur du regard. Il ne pouvait pas croire que Sam ait raté sa cible, bien qu'il était soulagé de voir que le cerf était sain et sauf. Sam dit d'un ton rêveur, les yeux fixés sur le col où avait disparu l'animal:

- Rude leçon pour un si bel animal. Mais il est intelligent. Il apprendra à se méfier des êtres humains. Et il transmettra sa prudence à ses enfants.

Serge comprit l'idée de Sam. Dummer avait été colonisée récemment. Les animaux ne faisaient preuve d'aucune méfiance vis-à-vis des bipèdes et de leurs machines bruyantes. Sam ne voulait pas que des aventuriers sans scrupules viennent exterminer une faune trop confiante. Aussi il prodiguait ses premières leçons aux êtres vivants de Dummer, pour que le jour venu, ils ne soient pas sans défense. Ce jour-là, Sam et Serge tirèrent deux rongeurs de dix kilos chacun. Les deux bêtes se déplaçaient en sautant, en se servant de leur pattes de derrière comme les kangourous. Effrayées, elles s'étaient encourues à leur approche, sortant de leur cachette. Le coup de Serge avait manqué de précision et n'avait pas tué l'animal. Sam l'acheva d'un coup de couteau. De retour à la maison, Julie montra à Serge comment dépecer et préparer les carcasses. Leur chair se révéla être d'une saveur incomparable et agrémenta les repas pendant plus d'une semaine.

On était au milieu de l'hiver. Il arrivait parfois que Serge et Sam partent avant l'aube. A l'une de ces occasions, Sam vint chercher Serge aux consoles de l'école et ils partirent ensemble dans la montagne. Armés, équipés chaudement, ils abandonnèrent le véhicule et

escaladèrent le flan de la vallée à pied. Serge et Sam s'étaient arrêtés pour souffler et admirer l'aube. Le soleil couleur sang illuminait le sommet immaculé des montagnes. La brume se répandit dans la vallée couvrant la ville. Il reprirent leur ascension en silence. Ils franchirent un col. Serge fut le premier à le voir.

– Qu'est-ce que c'est?

De l'autre côté de la vallée qui venait de s'ouvrir devant eux, dans une zone déjà éclairée par le soleil, se tenait un animal penché sur une masse sombre. Il était plus petit, mais beaucoup plus large que le cerf aperçu quelques jours plus tôt. Sam ne répondit pas. L'animal releva la tête vers les deux chasseurs. Serge vit du sang sur ses babines. Il réalisa alors que l'animal était en train de dévorer un cervidé qui tremblait encore. Le fauve surpris bondit et disparut sous les arbres. Serge entendit Sam souffler, comme s'il avait retenu sa respiration. Il se tourna vers le shérif. Ce dernier tenait encore son arme en joue prête à servir. Comprenant seulement qu'ils couraient un grand danger, Serge arma également son fusil. Ils redescendirent vers le véhicule en suivant leur propres traces. Devant, Serge avançait d'un pas prudent, guettant les sommets sur la droite. Sam suivait à quelques mètres. Il surveillait le côté gauche et l'arrière, se retournant tous les trois pas.

Ce ne fut qu'une fois en sécurité dans la voiture que Sam expliqua l'objet de sa crainte soudaine.

– Nous avons vu ce qu'on appelle sur Dumma le lion des neiges. Il s'agit de l'animal le plus intelligent et le plus cruel de la planète. Il est doué d'une force prodigieuse. On l'a déjà vu s'attaquer à des fermes isolées, renverser des murs de briques pour égorger des bêtes ou des enfants.

Il fit démarrer le véhicule et ajouta:

– Il ne sera pas facile de s'en débarrasser!

XV. Le lion des neiges

En ville, la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Tandis que le shérif montait une expédition pour chasser l'animal, la population s'organisait pour ramener les familles isolées vers le centre. Les réfugiés et les habitants se barricadèrent dans les maisons. Les armes furent sorties de leurs étuis.

Sam rassembla dix hommes qu'il distribua dans trois véhicules: deux voitures à chenilles et un petit avion à vol stationnaire, descendant des hélicoptères, qui avait une autonomie presque infinie et qui se déplaçait dans un silence absolu. Ils s'armèrent de fusils à balles perforantes et explosives, la seule arme qui était capable de blesser l'animal. Ils partirent le matin même alors que les derniers réfugiés étaient encore sur les pistes. Serge et Julie, la femme de Sam, restèrent au bureau du shérif pour avoir un contact radio permanent avec les chasseurs.

Pendant quatre heures, l'animal déjoua ses poursuivants, brouillant les pistes, les éloignant volontairement de la ville. Au milieu de l'après-midi, Julie entra en communication avec Sam. Serge qui s'était assoupi sur la couchette d'une cellule se releva pour écouter.

– Dans deux heures, il va faire noir, constata Julie. Ne serait-il pas temps de faire demi-tour?

- Nous avons l'intention de poursuivre les recherches jusqu'à la tombée de la nuit. Puis nous abandonnerons les véhicules terrestres pour la nuit et nous reviendrons en ville par les airs.

Julie souhaite bonne chance à l'équipe et interrompt l'émission. Serge s'approcha du récepteur pour écouter les échanges radio entre les chasseurs. Julie se tenait à côté de lui. Serge ressentit le besoin de parler. Il était resté toute la journée avec la femme et il s'était établi entre eux une complicité qu'il n'avait pas encore ressentie jusqu'alors. Il se sentait assez sûr pour aborder un sujet plus délicat qui le préoccupait depuis son arrivée chez Sam.

- J'aimerais te parler de quelque chose, dit Serge d'un ton grave.

Julie lui sourit pour l'encourager.

- Nous sommes déjà à la moitié de l'hiver. Dans deux mois, l'aéroport sera de nouveau ouvert. Je devrai partir. Je ne sais pas si mon père viendra, mais ma mère me fera certainement revenir sur Terranova. Je suis embêté vis à vis de toi et de Sam. Vous avez fait tant de choses pour moi. Et je m'inquiète pour Sam. Il aimerait tant que je reste. Moi aussi d'ailleurs. J'ai peur de lui faire de la peine quand je partirai.

- J'y ai déjà pensé. Mais ne t'inquiète pas pour lui. Il s'en remettra.

Serge hésita quelques secondes. Puis, comme s'il changeait tout à coup de sujet bien qu'il avait à une idée précise, il se mit à parler de la maison d'accueil de Santa Fé. Il raconta ce qu'il savait de Josselin et de Bernadette. Julie l'écouta d'abord avec une bienveillance distraite. Mais comme elle devenait de plus en plus attentive, Serge fut convaincu qu'elle avait saisi son idée d'adopter un enfant. Cependant, quand Serge eut fini, elle ne fit aucun commentaire et se contenta de mettre de l'ordre dans le bureau d'un air soucieux.

Soudain la sonnerie du téléphone retentit. Julie décrocha. Une mère paniquée signalait la disparition de son plus jeune fils de six ans. Le père et les aînés le cherchaient déjà dans tout le quartier. Elle réclamait l'aide du shérif. Julie lui expliqua que tous les hommes du poste étaient partis sur les traces du lion des neiges. Elle lui conseilla de rappeler sa famille. Julie partirait elle-même à la recherche du garçon. Quand Julie raccrocha le combiné, Serge lui signala qu'ils ne seraient pas trop de deux pour retrouver le gamin.

- Il faut que tu restes ici pour garder un contact radio avec Sam.

Serge lui montra les postes de radio individuels. Ils permettraient non seulement d'entendre Sam, mais en plus Julie et Serge pourraient communiquer entre eux. Julie approuva l'idée du garçon. Elle lui montra le fonctionnement des petits détecteurs infrarouge qui permettraient de retrouver plus facilement l'enfant. Lorsque Serge s'équipa d'une arme de poing, Julie hocha la tête mais ne dit rien, car le garçon ne faisait qu'obéir aux ordres de Sam. Elle même s'équipa d'une arme légère.

- Je vais voir à l'école.

Julie voulut retenir le garçon, mais déjà il était parti en courant. Elle ne le rappela pas car il était évident qu'en se séparant, ils auraient plus de chance de retrouver l'enfant. Non sans un sentiment d'angoisse, elle se dirigea seule vers la maison d'où était venu l'appel à l'aide.

Serge trottait. Il était content de pouvoir bouger un peu, après cette journée inutile passée dans le bureau de Sam, à écouter les plaisanteries douteuses des chasseurs. Il aurait préféré participer aux recherches. Il parcourut les alentours de l'école et vérifia l'intérieur des bâtiments. Par radio, Julie lui demanda de parcourir le chemin jusqu'à la maison de

l'enfant en inspectant les rues latérales. Il n'avait plus neigé depuis la veille. Il était inutile d'espérer trouver des traces parmi celles qu'avaient laissées les habitants de la ville. Par endroits, la neige s'était transformée en glace. Les pieds n'y laissaient aucune empreinte. Serge avançait systématiquement. Vérifiant chaque bloc de maisons, contrôlant au passage les jardins et les cachettes éventuelles. En sourdine, son petit émetteur-récepteur débitait dans son oreille les commentaires des chasseurs.

Une rue plus large coupa la route de Serge. Sur la gauche une tache noir attira l'attention du garçon. La neige n'était jamais parfaitement blanche. Les activités humaines et le remue-ménage provoqué par les réfugiés l'avaient rendue grise. Mais cette zone sur le sol était beaucoup trop sombre. Serge s'approcha. Son coeur se mit à battre de plus en plus fort. Sa main droite chercha le contact sécurisant de l'arme qui pendait à sa ceinture.

Maintenant Serge se tenait debout à côté de la tache sombre. Il tenait son pistolet, la sécurité levée, prêt à tirer. Son regard parcourait les alentours, tous les sens aux aguets. A ses pieds, la tache était en fait du sang coagulé. La chaleur avait fait fondre la neige durcie, formant un creux dont les contours correspondaient à la flaque de sang. Un bonnet d'enfant gisait au milieu. Sur le côté, dans un congère, se dessinait menaçante, comme si elle avait été laissée intentionnellement, une empreinte énorme, prolongée par des griffes acérées.

A ce moment, une voix plus forte retentit dans l'écouteur de Serge.

– La piste que nous suivons depuis deux heures date en fait d'hier soir. Nous revenons vers vous avec tous les véhicules. Nous reprendrons les recherches demain matin.

Serge resta immobile, paralysé par la peur. Tremblant, de sa main libre, il actionna son émetteur. Il appela d'une voix sourde. Julie lui répondit.

– J'ai peur. Je t'en prie. Retourne au bureau et demande à Sam de revenir rapidement.

– Que se passe-t-il, Serge? Qu'as-tu vu?

– La bête est en ville. Je t'en supplie, fais vite.

Serge retira l'écouteur de son oreille et rabattit son capuchon pour mieux entendre. Il coupa le récepteur, mais laissa le micro branché. Déjà la lumière baissait. Serge n'avait toujours pas bougé.

Soudain, un rugissement s'éleva derrière la rangée de maisons. Les craquements d'une porte en bois maltraitée lui parvenaient très nets. Serge fut attiré par le bruit. Il passa le coin et vit le lion s'acharner sur la façade d'une maison. Au même instant, la bête se tourna vers le garçon en poussant un nouveau rugissement. Après un instant d'hésitation, la bête chargea. Serge tira deux fois, visant la tête. Au second coup, la balle rebondit au dessus de l'oeil droit de l'animal. La blessure était superficielle. Néanmoins, le lion fut surpris et cassa son élan.

Comprenant que son arme constituait une bien maigre protection, Serge recula et profita de l'hésitation de l'animal en plongeant sous une maison, dans l'espace qui séparait celle-ci du sol. Il sentit une masse visqueuse lui bloquer le passage. Il se débattit et roula sur la chose. L'animal était trop gros pour se glisser sous la maison et il était hors de portée des griffes du monstre.

Serge tremblait de tout son corps. Il se retourna pour voir la masse sur laquelle il avait dû ramper. Un crâne ouvert, dégoulinant de chair sanguinolente le regardait, un oeil pendant à son nerf. Serge ne supporta pas d'en voir plus et se débattit pour se frayer un

passage plus profondément sous la maison. Dans la confusion, il ne sentit pas la chaleur de son urine couler dans le pantalon.

Le haut-parleur extérieur du récepteur de Serge se remit en marche suite à l'appel de Julie.

- Serge, je suis dans le bureau de Sam. Il arrivera par les airs dans dix minutes. Est-ce que tu peux te mettre à l'abri en attendant?

Le vacarme devint assourdissant derrière Serge. La bête essayait de se glisser sous la maison. Dans un craquement sinistre, la maison se souleva. Serge n'osait pas se retourner, mais il savait que derrière lui le monstre rampait.

- Que se passe-t-il?

Serge se mit à crier, hystérique.

- La bête est juste derrière moi.

Julie lui lança ses ordres:

- Essaie de rejoindre le bureau par la prison. Je dégage la meurtrière de la porte de derrière. Je pourrai te couvrir avec le fusil de Sam...

Serge se glissa à toute vitesse de l'autre côté de la maison. Le monstre devinant les intentions du garçon recula pour se dégager et faire le tour. Mais il perdit du temps. Serge était déjà dehors et courait de toutes ses forces. La prison était à plus de mille mètres. Serge n'avait aucune chance de battre le fauve à la course. Il entendit le monstre derrière lui. Il se retourna brutalement en braquant son arme en criant.

- Va te faire foutre, sale bête. Laisse-moi tranquille.

Serge ne tira pas. La bête était trop loin. Néanmoins, celle-ci fit un bond sur le côté et disparut derrière les maisons. Serge s'adossa contre la façade, surveillant les toits et la rue. Il continua d'avancer prudemment, retenant sa respiration. Il arriva à un coin. Il s'écarta de la façade, ne quittant pas la ruelle des yeux. Peu à peu celle-ci se découvrit déserte.

Un peu de neige tomba du toit. Serge leva les yeux. Il eut juste le temps de se jeter contre la façade. Le fauve tomba sur la place qu'il venait de quitter. Serge le visa dans le dos. Et tira. Au même moment, l'animal sauta hors de portée et disparut dans la ruelle. Serge fixait l'endroit où le fauve avait disparu. La voix de Julie le tira de sa paralysie.

- Serge, tu es toujours là?

Serge mit un certain temps pour maîtriser ses tremblements. Il répondit qu'il se trouvait encore à cinq cents mètres de la prison.

- Je suis prête, répondit Julie. J'ai trouvé des balles explosives.

Serge parcourut encore une cinquantaine de mètres et il était en vue de la prison. De là, Julie pouvait le couvrir.

- Je te vois, commenta Julie.

Serge se mit à espérer. De la prison, Julie surveillait les toits et Serge avançait plus vite. Il longeait le mur du hangar qui contenait les tracteurs de la ville. Soudain, le capteur infra-rouge se mit à réagir du côté de la paroi. D'instinct, Serge se jeta à terre. La cloison au dessus de lui vola en éclat. Il vit l'ombre du monstre jaillissant du hangar. Il avait encore le visage dans la neige quand il entendit le sifflement de la balle, suivi de la détonation. Julie

avait réagi instantanément, mais la bête était plus rapide. Quand Serge se redressa, la ruelle était à nouveau déserte.

- Où est-il? cria Serge en direction de Julie.
- Il a bondi sur le côté et a disparu de l'autre côté de la rue.

Serge se précipita à travers le trou. La panique le rendait fou. Il cherchait une cachette à l'intérieur du hangar. Julie le rappela. Serge monta dans un des chasse-neige. Il s'enferma et s'assit encore tremblant.

- Serge, où es-tu? Reviens. Là où tu es je ne peux rien faire pour toi.

Il rassura la femme.

- Je viens de le voir traverser la ruelle, répondit-elle.

Serge sentit monter en lui une peur nouvelle. De sa cachette, il ne pouvait plus bouger. Il avait perdu son seul avantage. Il regarda le hangar à travers les vitres. La lumière pénétrait par une deuxième issue, en plus du trou béant dans le mur du fond. La porte du hangar était restée ouverte et Julie ne pouvait pas couvrir cette entrée. Il se glissa dans le fond du véhicule. En levant les yeux, il pouvait voir le plafond éclairé par la lumière extérieure. Tout à coup, il vit les ombres s'agrandir puis revenir à la normale. Quelque chose était entré en faisant écran à la lumière pendant un instant. Serge entendit son cœur battre. Il comprit que l'ouïe fine du monstre l'entendait aussi et ne tarderait pas à le repérer. Il regarda les commandes à portée de main. Serge sentit le tracteur bouger sur sa suspension. Il entendit le crissement des griffes sur la carrosserie.

Silence.

Soudain, un coup violent ébranla tout le véhicule. Le toit de l'habitacle fut littéralement enfoncé sur dix centimètres. Cinq trous indiquaient l'endroit où avaient pénétré les griffes du monstre. Le véhicule fut secoué dans tous les sens par des assauts de plus en plus violents, mais désordonnés. Serge tendit la main vers le contact. Le pare-brise vola en éclat. Serge retira sa main juste à temps avant que son bras ne soit emporté.

Il hésita et fit une seconde tentative. Le démarreur se mit à tourner. Le fauve, intrigué, interrompit ses assauts. Le moteur refusait de tourner. Serge, toujours étendu dans le fond de la cabine, chercha de l'autre main l'accélérateur de pied. Le moteur cracha et s'emballa. Sans même embrayer, dans un craquement sinistre de la boîte, Serge enclencha la machine arrière. Le tracteur bondit à travers le mur. Le monstre fut projeté à terre. Serge se redressa et s'assit en face des commandes, juste à temps pour débrayer et immobiliser le véhicule. Il enclencha la machine avant et embraya en emballant le moteur. Le tracteur se rua sur le monstre qui hésitait. Il ne comprenait pas que cette chose inerte et puante puisse être soudain douée de vie. Il sauta sur la benne du chasse neige, la déformant sous la violence de ses coups. Le choc fut brutal et précipita la tête de Serge contre le volant. Quand il se redressa, le moteur fonctionnait toujours. Les roues du chasse neige tournaient sur place en creusant le sol.

A cinquante centimètres du visage de Serge, se tenait la gueule du lion des neige. Serge pensa qu'il allait mourir. Mais le monstre était désormais immobile.

A l'instant où le fauve vit fondre sur lui la masse de l'autre véhicule qui était rangé immobile au fond du hangar, il essaya de s'extraire de l'étau qui se refermait sur lui en se hissant vers la cabine. Il perdit la vie au moment du choc et resta dans cette position offrant une dernière vision d'horreur à l'enfant qui n'avait dû sa victoire qu'à une fraction de seconde.

Quand Sam entra dans le hangar pour constater le carnage, les roues du tracteur s'enfonçaient maintenant jusqu'aux essieux. L'abdomen du fauve et ses pattes arrières étaient écrasés. Seules sa tête et ses pattes avant étaient intactes.

Il trouva Serge couvert de sang, cramponné au volant, les yeux ouverts, rivés à la gueule du monstre. Il l'appela, mais l'enfant ne pouvait pas répondre. Il le détacha du volant et le prit dans ses bras. L'enfant se cramponna à lui et se mit à pleurer. Sam fit une grimace en constatant que le pantalon du garçon était mouillé et que l'urine perçait ses propres vêtements.

On eut toutes les peines du monde à détacher Serge du shérif pour l'examiner. Le sang dont il était couvert provenait uniquement du lion des neiges et de la petite victime dont Serge avait trouvé le corps sous une maison. Le docteur lui injecta des calmants. Serge dormit plus de deux jours. Quand il se réveilla, Julie constata que la racine des cheveux du garçon était blanche, mais elle n'en parla pas pour ne pas lui donner des soucis supplémentaires.

XVI. Le dégel

Il faisait nuit. La maison était endormie. Les ronflement de Sam étaient de temps en temps interrompus par le grincement d'un lit. Parfois, la maison gémissait discrètement. Le bois s'était remis à travailler annonçant le réchauffement de la température.

Soudain un cri.

Serge, des cheveux collé sur le visage par la sueur, se redressa dans son lit, les yeux arrondis, dans une expression de terreur. Julie dont le sommeil était léger se leva et se précipita dans la chambre du garçon. Le lit était vide les couvertures avaient été jetées à travers la pièce. Dans l'obscurité, elle devina une forme humaine. Serge sous l'emprise de son cauchemar s'était blotti dans le coin derrière un meuble. Julie hocha la tête en soupirant. Chaque soir, c'était la même chose, parfois deux fois par nuit.

Elle s'approcha du garçon qui la suivait du regard, sans la reconnaître. Elle parla d'une voix douce, s'approchant lentement de l'enfant en lui offrant les mains.

– Serge. Il n'y a plus de danger. C'est moi, Julie. Tu me reconnais, n'est-ce pas?

Le garçon fronça les sourcils et plissa les yeux, l'air méfiant. Il cherchait à se souvenir. Peu à peu, au fur et à mesure que ses souvenirs se rassemblaient, son expression se détendit. Il fondit en larme en se jetant dans les bras de Julie qui continuait à lui parler doucement.

– Pardonne-moi, supplia le garçon. Je n'y peux rien. Ca recommence encore...

Julie savait que Serge ne faisait pas de cinéma. Mais la patience a toujours des limites. Le garçon s'était calmé, mais tremblait encore. Julie l'aida à se lever.

– Lave-toi et change-toi, proposa la femme. Pendant ce temps, je vais refaire ton lit.

Serge assura qu'il était capable de le faire tout seul, mais Julie insista:

– De toute façon, je suis réveillée.

Julie arrangea les couvertures, puis elle s'assit sur le matelas. Elle regarda le corps nu de Serge qui lui tournait le dos. Le garçon se lavait méthodiquement. Il avait jeté son pyjama dans un coin. Le tissu était imbibé de sueur. Julie eut un sourire à la pensée que, si

Serge n'urinait plus sous l'effet de la peur, elle était tout de même obligée de faire une lessive tous les jours.

Elle le questionna. Comme chaque nuit, Serge s'était retrouvé face au lion. La bête le poursuivait, lui infligeant à chaque fois une mort différente. Bien que ce ne fut pas la première fois, Julie trembla en écoutant le cauchemar de Serge qui parlait sans émotion, se contentant d'énoncer froidement les faits. Julie était impressionnée par son calme apparent. Ses rêves étaient plus violents encore que la première nuit. Mais il récupérait de plus en plus facilement.

Serge s'était recouché. Julie se pencha sur le front du garçon et déposa un baiser. L'enfant lui sourit et lui souhaita bonne nuit. "Il semble si serein", pensa Julie. Elle regagna sa chambre. Sam avait allumé la lampe de chevet. Il était couché sur le flanc en travers du lit et se retourna vers Julie à son entrée.

- Il a encore fait son cauchemar, constata Sam.
- Pauvre gosse. C'est chaque nuit maintenant.

Sam tourna le dos à sa femme en disant quelque chose. Julie comprit plus ou moins ceci:

- Le fantôme du lion des neiges le hantera jusqu'à la fin de ses jours.

Pendant ce temps, l'hiver touchait à sa fin. Les cheveux de Serge continuaient de blanchir en partant de la racine. Il était devenu très mélancolique. Il lui arrivait souvent de méditer assis derrière une fenêtre, ou de partir seul en promenade malgré l'interdiction de Sam. Il disparaissait plusieurs heures et revenait à la tombée de la nuit, les yeux rouges d'avoir pleuré. Mais Serge refusait de partager sa souffrance. Sam et Julie pensaient qu'il valait mieux le laisser tranquille. Après la panique qu'il avait vécue et les rêves qui le hantaient, il était normal que le gamin fasse une dépression.

En fait, Serge n'était pas toujours seul lors de ses promenades. S'il ne parlait pas de ses idées sombres au shérif ou à sa femme, c'est qu'il avait trouvé un autre confident dans la personne d'Aurélie. Dans les jours qui avaient suivis le drame, la fille était venue chaque jour au chevet de Serge. Ils avaient parlé longtemps. Maintenant Serge pensait qu'il savait tout d'Aurélie, et qu'elle savait tout de lui. Même dans leurs silences, Serge avait l'impression qu'ils échangeaient encore quelque chose. Serge avait peur qu'Aurélie ne le trouve ennuyeux à toujours parler de ses états d'âme. Mais Aurélie l'écoutait chaque fois avec la même patience. Puis, elle lui donnait son avis et Serge se sentait mieux.

Le dégel fut brutal. En quelques jours, la neige disparut faisant place à une boue épaisse, grasse et visqueuse. Chacun se plaignait et maudissait cette matière infecte qui immobilisait les véhicules, envahissait les maisons et rendait la marche si difficile.

Avec l'adoucissement du climat, les soirées devenaient de plus en plus animées, attirant hors des mines un grand nombre d'aventuriers. Après quatre mois d'isolement, les gens voulaient en profiter. Ceci donna beaucoup de travail à Sam et à son équipe pour maintenir un semblant d'ordre.

Comme chaque samedi soir, Sam était en tournée. Serge était assis à la table de la salle à manger, penché sur un livre qui ne le passionnait pas. Il se leva et annonça à Julie qu'il sortait pour faire un tour.

- Sergy, sois prudent. On fait de mauvaises rencontres le samedi soir.

- Je vais chez Fernand, puis je reviens, ajouta Serge pour rassurer la femme.

Il enfila ses bottes encore boueuses de l'après-midi. Il enfila sa veste, mais il ne la ferma pas car il ne gelait plus. Il sortit dans la rue. Il marchait prudemment levant les genoux pour extraire ses bottes de la boue. Il rejoignit la rue principale qui était macadamisé. Sentant le sol dur sous ses pieds, il voulut allonger le pas et manqua de justesse de tomber en faisant le grand écart. Il ressentit une légère douleur dans la cuisse due à l'élongation du muscle. La boue s'était agglomérée sur ses semelles. C'était comme si on lui avait attaché une savonnette sous chaque pied. Serge gratta ses bottes avant de continuer la promenade.

Les cheveux de Serge étaient souvent le sujet de plaisanteries. Il avait pris l'habitude de les ignorer. Chaque fois qu'il avait voulu répondre, il s'en était tiré avec un sprint de cent mètres, quelques cailloux et une belle frousse.

- Hé gamin, tu t'es déteint les cheveux? lui lança un poivrot assis sur le pas d'une maison, une bouteille en main.

Son camarade lui fait du coude.

- Tais-toi, idiot. C'est le gars qui a aplati le lion des neiges. Il pourrait bien en faire de même avec toi.

Serge haussa les épaules et continua sa route. Autour de la taverne de Fernand régnait une animation intense. Des curieux accouraient de tous côtés. Serge se hâta et se faufila entre les gens jusqu'à l'entrée. Les tables étaient désertes, des chaises renversées gisaient par terre. Quelques clients, trop éloignés de l'entrée étaient restés collés au mur, paralysés de peur. Au milieu de la salle, en face d'un des collaborateurs de Sam, un homme énorme, un mineur barbu, l'air hagard, tenait une arme contre la tempe d'Aurélie. La fille pleurait en silence, visiblement à bout de nerfs.

Le policier essayait de raisonner le mineur. Serge vit son émetteur branché. Il essayait de gagner du temps, pour que les renforts arrivent. Soudain, l'homme se mit à crier:

- Vous essayez de me doubler. Donnez-moi le fric tout de suite...

Serge avait peur pour Aurélie. Le mineur était à trois mètres de lui. Il pouvait faire diversion. Le policier avait déposé son arme devant lui et pourrait intervenir en quelques secondes. Il se déplaça pour être hors du champ de vision de l'homme. Serge s'avança en silence sur la pointe des pieds. Il n'était plus qu'à un mètre. Le policier donna plusieurs coups d'oeil dans la direction de Serge. L'homme devina une présence derrière lui. Il pivota sur lui même à la vitesse de l'éclair. Serge se jeta sur l'arme et s'y cramponna en forçant le canon vers le bas. Serge reçut de violents coups sur le visage. Du coin de l'oeil, il vit Aurélie qui courait vers son père et le policier brandir son arme.

Le coup partit, assourdissant. Serge sentit le souffle de l'explosion, brûlante, contre son ventre. D'abord incrédule, puis petit à petit il sentit une douleur s'emparer lentement de son abdomen. Il lâcha prise et tomba sur le sol replié sur lui même. Il entendit l'arme tomber par terre.

- Je ne voulais pas, plaida le mineur d'une voix atterrée. Le coup est parti tout seul.

Serge se sentit devenir pâle. Il leva la tête vers l'entrée de la taverne. Tous les regard étaient braqués sur lui. Personne ne bougeait. Sam surgit dans la salle en bousculant les badauds. Serge le vit se précipiter vers lui. Le shérif l'obligea à s'étendre sur le flan et à écarter ses mains de sa blessure.

- Appelez un médecin.

Sam déchira les vêtements de Serge et appliqua une compresse pour arrêter l'hémorragie. Il se tourna vers le visage de Serge. Il était livide et ses yeux grand ouverts fixaient le mur. Sam passa la main dans les cheveux du garçon.

- Ce n'est pas grave, sale gosse. La balle n'a fait que t'érafler. Tu as perdu un peu de gras, mais tu as gagné une belle cicatrice d'au moins vingt centimètres.

Serge ne se sentait pas d'humeur à plaisanter. Néanmoins, il se détendit un peu. Son regard croisa celui d'Aurélie. Il parvint à sourire.

Le lendemain matin, Sam, furieux, engueula le garçon à cause de son intervention intempestive. Puis, lorsqu'il retrouva son calme, il ajouta:

- Tu dois tenir beaucoup à cette petite pour avoir fait cela.
- J'aurais fait la même chose pour toi, ajouta Serge et cela acheva de calmer son ami.

XVII. La gifle

Le dégel et la blessure de Serge n'étaient plus qu'un mauvais souvenir. La terre avait bu toute l'eau. Les prairies étaient redevenues vertes. L'herbe était déjà haute. Serge chahutait avec les garçons et les filles de son âge. Bientôt, chacun serait rappelé chez lui pour participer aux travaux de la ferme. Mais maintenant ils s'amusaient sous le regard bienveillant des adultes. Lutte ou jeux d'adresse. Tous les motifs sont bons. Tantôt dans l'eau d'une rivière, tantôt dans un pré derrière les moutons effrayés.

Le printemps était bien arrivé. Serge était de plus en plus ému par le charme d'Aurélie. Ce jour-là, ils avaient abandonné le groupe qui batifolait au bord de la rivière. Serge avait entraîné Aurélie dans les buissons à l'écart. Ils réapparurent après un bon moment, tous les deux rouges comme des tomates, mais l'air satisfait. Ils ne cachaient pas leurs sentiments. Aurélie avait remis sa robe, mais Serge était entièrement nu à l'exception d'un short sur les reins. Ils s'étendirent côte à côte, offrant leurs corps à la caresse du soleil. Serge était couché sur le dos, les mains croisées dans la nuque. Aurélie, plus féminine, était allongée à côté, un coude en terre, la tête tournée vers Serge. Ils parlaient tendrement de choses et d'autres. Parfois, au cours de longs silences, leurs regards se noyaient l'un dans l'autre.

Un peu plus bas, un bruit de moteur sur la route. Serge ne vit pas Sam arriver. Le shérif arrêta son véhicule près du groupe le long de la rivière. Comme il interrogeait les enfants les plus proches, on lui montra le couple dans les herbes du pré qui dominait la rivière. Sam actionna l'avertisseur de sa Jeep. Serge se redressa. Sam lui fit signe de s'approcher. Serge aida la fille à se lever. Ils descendirent ensemble, main dans la main. Sam les trouva mignons.

- J'ai besoin de toi pour un travail, annonça Sam lorsqu'ils furent à portée de voix. Serge demanda si Aurélie pouvait accompagner.

- Ca ne l'intéressera pas, ce n'est pas vraiment un travail de fille.

Serge embrassa Aurélie. Il alla ramasser ses sandales et sa chemise. Puis il sauta dans la Jeep alors que Sam faisait demi-tour. En s'éloignant, Serge fit de grands signes à la fille qui lui répondit.

Sam roulait vite. Serge devait se tenir pour ne pas être éjecté de la Jeep lorsqu'ils passaient dans les bosses. La Jeep quitta bientôt les chemins de terre et monta sur la seule route macadamisée de Dumba. Celle-ci reliait l'aéroport à la plus importante mine de Dumba en traversant la ville. Sam prit la direction de l'aéroport. Serge n'osait pas espérer. Tourmenté, il ne trouvait pas les mots pour interroger Sam.

Sam arrêta la Jeep sur la piste à côté d'un véhicule de service. Un homme attendait. C'était le chef du trafic spatial de Dumba, celui-là même qui avait été si peu accueillant pour Serge au début de l'hiver. Sam alla le saluer. Serge, debout dans la Jeep, scrutait la piste. Puis, comme il ne trouvait pas ce qu'il cherchait, il se tourna vers le ciel et regarda de tous les côtés. Soudain Sam appela Serge.

– Il viendra de cette direction, expliqua Sam en montrant l'espace entre deux montagnes.

Serge se concentra sur cet espace. Il plissa ses yeux sur un léger point dans le ciel.

– C'est lui, confirma le chef du trafic.

L'enfant retenait son souffle, le cœur battant. Il ne cessait de se poser la même question. Était-ce bien le Velex? D'abord très lentement, puis de plus en plus vite, le point se mit à grossir. Bientôt, on put distinguer la silhouette. Serge sauta de la Jeep et s'approcha de Sam. Il serra la main du shérif. La voix de Serge était grave.

– C'est le Velex. C'est mon père.

Le garçon sentit la main de l'homme se crispier. Serge savait que Sam avait la larme à l'oeil. Il avait peur de le regarder et de se mettre à pleurer lui aussi. Ils attendirent ensemble en silence, la main dans la main.

Le vaisseau terminait son approche. Dans un grondement sourd, au milieu d'un gigantesque nuage de poussières, le Velex se posa sur la piste, à plus de deux kilomètres devant eux. Un peu plus tard, des véhicules arrivèrent et s'affairèrent autour du vieux vaisseau. Quand les cales furent ouvertes, Serge se tourna vers Sam.

– Tu m'attends ici?

Le shérif acquiesça d'un mouvement de tête et regarda Serge trotter vers le Velex.

– C'est un vieux modèle. Mais je reconnais qu'il est en bon état, commenta le chef du trafic.

Serge un peu essoufflé arriva à proximité du vaisseau. Sur ses bras et ses jambes nues, il sentait encore le rayonnement de la chaleur emmagasinée dans la coque lors de l'entrée dans l'atmosphère. Deux hommes en salopette blanche, portant l'inscription Dumba sur le dos, discutaient avec le pilote, un athlète qui les dépassait d'une tête. Il était habillé d'un jeans et d'un vieux tee-shirt à trous. Serge reconnut son père. Sûr de son affaire, ce dernier expliquait la manoeuvre de déchargement. Son regard croisa celui du jeune garçon aux cheveux blancs, dont la présence était pour le moins insolite. Il donna un ordre aux deux techniciens qui se dirigèrent vers la cale. Quand il fut seul, il se tourna et se dirigea vers Serge qui ressentit la colère dans la démarche de son père. Il baissa la tête, mais ne le quittait pas des yeux.

L'homme se dressait maintenant devant lui. Serge regardait ses pieds. Il ne pouvait pas soutenir le regard de son père. Ce dernier se mit à hésiter ne sachant quelle attitude choisir. Il avait été arraisonné par la police de Burma alors qu'il quittait la planète pour se rendre sur Dumba. Les enquêteurs pensaient retrouver Serge à son bord. C'est ainsi qu'il

avait appris la fugue de son fils. D'un côté, il ne pouvait pas pardonner à Serge d'avoir trompé la confiance de son père et de sa mère. Mais, il était fier de ce témoignage d'amour.

Serge le vit écarter la main droite. Il retint un réflexe de défense et offrit sa joue en fermant les yeux. La gifle tomba forte et douloureuse. Serge perdit son équilibre et recula d'un pas. Ses yeux étaient rouges. Il les leva vers le visage de son père où toute expression de colère avait disparu. L'homme serrait contre lui la main criminelle. Puis, il ouvrit les bras et Serge se jeta contre lui, le serrant à la taille. L'homme souleva l'enfant et l'embrassa. Serge sentait l'étreinte puissante de son père et fut envahi par une vague de bonheur.

Au bout d'un moment, l'homme déposa l'enfant à terre et son regard se posa sur la chevelure blanche de Serge.

– Qu'as-tu fait à tes cheveux, fils?

Serge sourit.

– J'ai eu si peur, papa. Mais maintenant tu es là.

FIN

par

Benoît Van Bogaert

A tous ceux qui veulent
aller jusqu'au bout de leurs rêves,
Pour qu'ils ne perdent pas le sens des réalités.

A Luc
parce que son rêve devient réalité.

0Table des Matières

I.LE DÉPART.....	1
II.DANIEL.....	4
III.PORT DARWIN.....	7
IV.LE THÉRÉSIA.....	10
V.L'ACCUEIL.....	15
VI.LA SORTIE.....	22
VII.MITCHIDA.....	27
VIII.LE VELEX.....	32
IX.DE VRAIS AMIS.....	34
X.LA FERME.....	39
XI.LE RETOUR.....	44
XII.LA STATION NEWTON.....	46
XIIIDUMMA.....	50
XIV.L'HIVER.....	54
XV.LE LION DES NEIGES.....	57
XVI.LE DÉGEL.....	63
XVII.LA GIFLE.....	66